

bulletin spécial

Le plus ancien magazine bancaire du monde
Edition en français

Numéro 3
Juin/juillet 2012





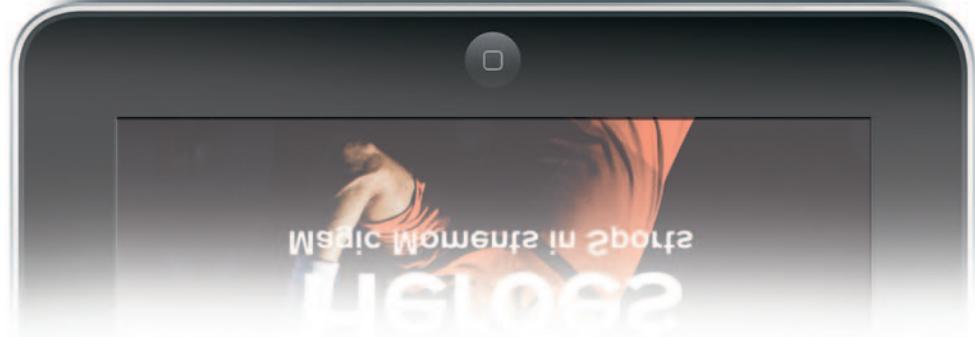
THE ROGER FEDERER WORLD TOUR 2012.

Credit Suisse helps keep the show on the road.

credit-suisse.com/lesamis

CREDIT SUISSE





www.credit-suisse.com/bulletin



Photo : Laurent Burst

Le sport, source d'inspiration

La priorité, dans les affaires bancaires, est de garantir un succès durable. Mais les engagements d'un prestataire de services financiers comme le Credit Suisse vont bien au-delà. En tant qu'employeur et acteur de la société, le Credit Suisse souhaite prendre ses responsabilités. Cette volonté se reflète dans son action pour l'environnement et dans l'importance qu'il accorde au dialogue avec les parties prenantes, par exemple dans le sport.

Notre banque soutient les collaborateurs aux performances sportives hors du commun, à titre individuel ou au sein d'un groupe ou d'un club. Elle est donc fière de compter dans ses effectifs la championne suisse de curling Luzia Ebnöther, qui a gagné la médaille d'argent olympique en 2002, Abdul Buhari, excellent lanceur de disque britannique, ou encore la nageuse helvétique non-voyante Chantal Cavin, aux multiples prouesses, dont des records du monde.

Pour encourager les exploits sportifs au plus haut niveau, des partenariats durables ont été instaurés pour le golf, les sports équestres et le football. Depuis 1993, le Credit Suisse est sponsor principal de l'Association suisse de football (ASF) et partenaire des équipes nationales juniors, masculine et féminine.

Notre banque apporte son soutien aux jeunes depuis longtemps déjà. Ainsi, dès le début de son engagement pour le ballon rond helvétique, la moitié de sa contribution a été affectée à la promotion

de la relève. De nombreux exemples montrent que l'investissement pour les talents de demain est payant.

La plupart de ceux qui ont été distingués ces dernières années d'un Credit Suisse Sports Award dans la catégorie Best Newcomer appartiennent aujourd'hui à l'élite sportive. C'est le cas notamment de la gymnaste Giulia Steingruber ou de l'équipe nationale de football des moins de 21 ans.

Le sport crée des liens uniques entre personnes de tous horizons. Le saut en longueur du siècle de Bob Beamon en 1968, la première victoire de Roger Federer à Wimbledon en 2003 ou le jour où Mohamed Ali a allumé la flamme olympique en 1996 à Atlanta : ces événements ont ému hommes et femmes de tous les continents. Le sport influence notre vie, il nous pousse à vouloir être meilleurs, à nous dépasser et à rêver d'atteindre des objectifs que les autres disent impossibles.

Nous vous invitons à plonger avec nous dans le monde magique du sport et vous souhaitons une lecture agréable de cette édition spéciale.

**Daniel Huber,
responsable Communication Sponsoring**

Editeur: Credit Suisse AG
Responsabilité du projet: Daniel Huber
Concept: Krobath+Brunner
www.krobath-brunner.ch
Rédaction: Michael Krobath (direction),
 Simon Brunner, Andreas Schiendorfer,
 Alice Ratcliffe
Iconographie: Studio Wellnitz:
 Andreas Wellnitz (direction), Maria Leutner
E-mail: redaktion@credit-suisse.com
Mise en page et réalisation:
 Arnold Kircher Burkhardt AG,
www.arnold.kircherburkhardt.ch
Préimpression: nc ag
Impression: Stämpfli AG
Tirage: 95 000 exemplaires
 Copyright © 1997 - 2012 CREDIT SUISSE GROUP AG et/ou entreprises liées.
 Tous droits réservés.



No. 01-12-327116 - www.myclimate.org
 © myclimate - The Climate Protection Partnership



MIXTE
 Papier issu de
 sources responsables
 FSC® C016087



Pages 21 et suivantes

Moments magiques

Une défaite ne signifie pas nécessairement la fin de tout. Le sport, c'est une performance, mais c'est aussi de l'émotion pure. Recueil d'images d'un monde fascinant où chaque moment compte.

Héros

- 6_Essai** Chaque pays a les héros sportifs qu'il mérite, prétend l'auteur Simon Kuper.
- 8_M21** Les jeunes footballeurs suisses font partie de l'élite mondiale. Entretien avec le directeur sportif Peter Knäbel.
- 14_Roger Federer** est unique. Ode à l'idole du tennis qui a érigé le sport en discipline artistique.
- 22_Giulia Steingruber** est si talentueuse qu'une figure de gymnastique porte déjà son nom.
- 26_Chantal Cavin** vise une médaille aux Jeux paralympiques. Et ce n'est qu'un début !
- 30_Flèche d'argent** La Mercedes n'est pas une voiture de course comme les autres, c'est une légende.
- 36_Abdul Buhari** est lanceur de disque et banquier à Londres. Un conte olympique.
- 40_Interview** La championne du monde de curling Luzia Ebnöther sur la vie après le sport.

Auteurs de cette édition



Simon Kuper

Dans son essai, le chroniqueur et auteur du « Financial Times » explique comment l'opinion publique perçoit les héros sportifs. Il était fan du footballeur hollandais Johan Cruyff jusqu'à ce qu'il l'interviewe : « Ce fut une catastrophe. »

Page 6



David Foster Wallace

L'éloquent auteur américain était joueur de tennis professionnel avant de se lancer dans des études de philosophie. Observant la victoire de Roger Federer à Wimbledon en 2006, il a écrit ses fameuses louanges à cette légende du tennis. Wallace est décédé en 2008.

Page 14



David Staretz

Il n'est pas une voiture qui n'ait pas fait l'objet d'un article de ce chroniqueur et rédacteur en chef du magazine autrichien « Autorevue ». Pour le bulletin, il a suivi le mythe de la flèche d'argent. Il conduit lui-même depuis vingt-cinq ans une Jaguar XJ6, série II, de 1974.

Page 30

**“If you’re
afraid
of losing,
then you
dare not
win.”**

Björn Borg

Bestial et angélique à la fois

Lionel Messi, Michael Jordan, Roger Federer : les sportifs comptent aujourd’hui parmi les personnes les plus célèbres. Mais même s’ils sont connus dans le monde entier, chaque pays a une acception différente du héros.

Essai de Simon Kuper



Le Gladiateur Borghèse : sculpture en marbre du I^e siècle avant notre ère.

En 1949 parut en Amérique « Le Héros aux mille et un visages », un essai de Joseph Campbell, enseignant au Sarah Lawrence College de New York. Campbell s’y connaissait en héros. Petit, il contemplait des objets indiens dans un musée et s’intéressait aux mythes des Indiens. Puis, en tant qu’étudiant, il devint lui-même un héros en courant l’un des meilleurs temps de l’époque sur le demi-mille. Il consacra ses travaux à la recherche scientifique sur les mythes et les héros.

Campbell écrivit dans son ouvrage que les grands mythes des peuples sont conçus selon une même trame, qu’il appela le concept du monomythe : « Un héros passe du monde ordinaire à un monde merveilleux et surnaturel. Il rencontre des êtres fabuleux, puissants, et remporte une victoire décisive. Et lorsqu’il revient finalement de son voyage, il couvre les siens de cadeaux. » Campbell n’a pas seulement étudié les héros antiques, mais aussi Moïse, Jésus et Bouddha. Son ouvrage a inspiré George Lucas lors de la création de « Star Wars ». Il explique aussi pourquoi des sportifs comme Federer ou Maradona sont aujourd’hui célébrés comme des héros. Mais même s’ils sont connus dans le monde entier, chaque pays considère ses héros du sport de façon différente.

Les grands sportifs ont certaines qualités en commun. David Foster Wallace, le grand écrivain américain qui se suicida en 2008, écrivit dans son essai « How Tracy Austin Broke My Heart » : « [...] Ils sont beaux : [Michael] Jordan, flottant dans les airs comme un ange de Chagall, Pete Sampras frappant une volée avec un angle qui aurait laissé Euclide sans voix ... Les athlètes de haut

niveau incarnent un mélange inaccessible de bestial et d’angélique que nous, pauvres spectateurs moyens, aimeraisons tant être. »

La plupart des gens ont du mal à comprendre une sommité de la physique ou de la peinture, mais ils comprennent Lionel Messi. Le génie n’a pas de limites, bien au contraire du héros mythique du sport, comme le montre l’exemple de Messi. Pour les Suisses, il serait le héros parfait, alors que les Argentins sont plus réservés sur le sujet.

Une préférence pour les héros torturés

Le journaliste suisse Bruno Ziauddin m’a dit un jour : « Pour être un héros du sport en Suisse, pas besoin d’être le meilleur. Etre sympathique, joyeux et sociable est tout aussi important. » C’est pour cela que Roger Federer n’a pas été élu sportif suisse de l’année en 2005, alors qu’il pouvait prétendre être le meilleur tennisman du monde. C’est Tom Lüthi, un pilote de moto 125 cm³ qui fut choisi. Un jeune homme tout simple, et sympathique. Roger Federer, en revanche, a tout du génie, même si les Suisses préfèrent louer sa « modestie », une qualité qui lui fait pourtant défaut : il est poli, mais il sait fort bien qu’il est excellent. Quoi qu’il en soit, les Suisses ont dû calmer quelque peu ses ardeurs pour qu’il représente le héros helvétique parfait.

Lionel Messi, génial et modeste à la fois, aurait pour sa part tout du héros, plus en tout cas que le fier dieu romain Federer. Mais dans son pays, il est perçu différemment. L’Argentine est dans une moins bonne passe que la Suisse et préfère les héros

torturés qui promettent de sauver la nation et d'expier ses péchés. Le sociologue du sport Eduardo Archetti m'a expliqué en 2000 à Buenos Aires, alors que Maradona était encore un cocaïnomane obèse, que beaucoup d'Argentins espéraient en secret qu'il mourrait jeune. Les héros argentins meurent jeunes, m'a dit Archetti (lui-même disparu bien trop tôt). Carlos Gardel, Eva Perón et Che Guevara, tous nous ont quittés trop tôt. Il faut dire que sauver l'Argentine est une mission surhumaine. A l'étranger, les problèmes de drogue de Maradona sont perçus comme une faute, mais les Argentins le comprenaient, car adolescent, il avait déjà porté la nation meurtrie sur ses épaules. L'Argentine, longtemps sur le déclin, exigeait de lui qu'il se sacrifie pour sa patrie.

Quand on sort de l'ordinaire

L'histoire de Maradona revêt une dimension tragique, qui paraîtrait surdimensionnée en Suisse, tandis que Messi n'a tout simplement pas de tragédie à proposer. Chaque nation idolâtre ses athlètes à sa façon. A propos des Etats-Unis, David Foster Wallace écrivait : «Les sportifs de haut niveau sont fascinants parce qu'ils incarnent la réussite, être le plus rapide, le plus fort, ce que nous Américains adorons, et parce que leur succès est éclatant. Savoir qui est le meilleur plombier ou le meilleur libraire est absurde par définition, mais le meilleur joueur de baseball, le meilleur lanceur, la meilleure joueuse de tennis, c'est une simple question de statistique.»

En Angleterre, les statistiques ne jouent aucun rôle. Les sportifs anglais ne doivent pas nécessairement gagner (heureusement d'ailleurs, car ils sont peu nombreux en haut du podium). En tant que célébrités, on n'attend pas d'eux non plus qu'ils soient modestes. Ils doivent plutôt suivre un parcours d'ascension, de déchéance et de réhabilitation, comme le décrit Campbell. D'abord, ils entrent en scène, faisant sensation. David Beckham, jeune et beau sportif qui marque son premier but pour Manchester United contre Wimbledon depuis le milieu du terrain, ou Wayne Rooney, seize ans et peu attrayant, qui envoie le ballon dans les buts d'Arsenal avec un tir de loin spectaculaire. Puis l'opprobre : Beckham, sifflé comme traître après avoir été remplacé lors du Mondial 1998 dans le match contre l'Argentine ; Wayne Rooney, éclaboussé par des scandales sexuels.

Et finalement, la phase où entre désormais Beckham, comme le fera aussi Rooney un jour, celle où il est reconnu comme «héros national». Un tel héros (comme l'auteur de théâtre Alan Bennett, l'actrice Helen Mirren ou la Reine Mère) ne se trompe jamais, même s'il commet une erreur : effacés les scandales d'antan, le héros est placé sur un piédestal. Il est de toute façon si âgé que son rôle devient insignifiant.

De nos jours, certaines célébrités sont des athlètes. Et pourtant, la plupart des sportifs sont inconnus, même s'ils gagnent de l'argent grâce au sport. Certains sont célèbres deux semaines durant et touchent des cachets publicitaires. Mais mieux vaut les comparer à des étudiants plutôt qu'à des joueurs professionnels de football ou de basketball. Car la plupart des sportifs qui se préparent toute l'année,

dans l'ombre, aux Jeux olympiques ne perçoivent qu'une bourse de misère. Très peu d'entre eux remporteront une médaille d'or, et même ceux-là seront souvent vite oubliés.

Pour son ouvrage «The Austerity Olympics. When the Games Came to London in 1948», Janie Hampton est partie sur les traces de douzaines de participants aux olympiades qui n'avaient probablement jamais raconté leur vie. Quand ils gagnent (un employé de bureau de Sydney, une femme au foyer d'Amsterdam), ils sont célébrés dans le monde entier. Et dès que leur heure de gloire est passée, ils redeviennent des gens ordinaires, à moins qu'ils ne jouent au basket, au tennis ou au football, qu'ils soient Américains ou particulièrement séduisants. Avec un peu de chance, ils se verront peut-être proposer d'entraîner des enfants ou des amateurs, ou ils travailleront dans les relations publiques. Même Jesse Owens finit sa carrière dans le spectacle, «courant contre les hommes, les chevaux et même les motos», comme l'écrivit John White dans «Olympic Miscellany», une excellente compilation d'histoires singulières. Une olympiade transforme monsieur tout-le-monde en célébrité, pour le faire retomber ensuite dans l'anonymat.

Mais ce qui reste en mémoire, c'est le moment où on sort de l'ordinaire, même si le public est depuis longtemps passé à autre chose. Le 7 juillet 1924 à 19 heures, Harold Abrahams gagna l'or sur 100 mètres, tandis que le Néo-Zélandais Arthur Porritt remporta le bronze. Par la suite, ils se retrouveront tous les 7 juillet à 19 heures pour un dîner, jusqu'à la mort de Harold Abrahams en 1978. On remarquera par ailleurs que les héros du sport que nous avons évoqués sont presque tous des hommes. Dans la plupart des pays, les grands sportifs

incarnent l'homme idéal, alors que les sportives ne sont généralement pas vues comme des femmes idéales. Quand nous étions petits, notre chambre était tapissée de posters de sportifs ; nous voulions leur ressembler, car ils possèdent à nos yeux les qualités idéales de l'homme : excellence sportive, travail acharné, esprit d'équipe et, bien sûr, pouvoir de séduction.

Mais alors que les hommes lisent plutôt le cahier des sports, les femmes préfèrent les magazines sur papier glacé, dans lesquels la femme idéale est rarement une sportive, mais plutôt une chanteuse de pop, un mannequin, une actrice ou Kate Middleton. C'est sexiste, mais c'est ainsi, peut-être d'ailleurs depuis toujours. Et comme Campbell l'avait remarqué : «Tous les grands mythes du monde [...] sont racontés d'un point de vue masculin. Pour «Le Héros aux mille et un visages», quand j'ai voulu traiter des héroïnes, j'ai dû me tourner vers les contes. Ceux-ci sont racontés aux enfants par les femmes et transmettent un tout autre point de vue.»

Aujourd'hui, Federer et Maradona sont ceux qui correspondent le plus aux héros selon Campbell. Et Homère serait reporter sportif. ●

Simon Kuper (43 ans) est auteur et éditorialiste au «Financial Times». Il fait partie des journalistes sportifs les plus renommés d'Europe.



Le billet pour les Jeux: soulagement de l'équipe suisse des moins de 21 ans (M21) en demi-finale de l'Euro après le but décisif contre la République tchèque.



Photo : Ian Walton, Getty Images

G ÉNÉRATION SUCCÈS

CHAMPIONS DU MONDE M17, VICE-CHAMPIONS D'EUROPE M21 ET MAINTENANT LES JEUX OLYMPIQUES : LES ESPOIRS SUISSES FONT PARTIE DE L'ÉLITE.

ENTRETIEN AVEC **PETER KNÄBEL**, DIRECTEUR TECHNIQUE DE L'ASF, SUR L'ART DE PROMOUVOIR LES TALENTS.

| Interview par Michael Krobath |

Monsieur Knäbel : la Suisse participe pour la première fois depuis 84 ans au tournoi olympique de football, cela paraît presque irréel. Avons-nous là l'équipe du siècle ?

Je n'irai pas si loin. Mais pour les qualifications, une chose était claire : nos chances n'avaient jamais été si grandes.

Pourquoi cet optimisme ?

Nous avons la chance que ces dernières années, plusieurs clubs de Super League aient misé sur de jeunes joueurs et leur aient permis de passer professionnels. Par ailleurs, les M21 disposent des bases nécessaires au succès : un gardien extraordinaire et des attaquants de première catégorie, et plusieurs joueurs qui peuvent jouer un rôle décisif.

Qu'est-ce qui distingue cette génération ?

Leur esprit de battant. Plusieurs se sont déjà distingués lors de tournois internationaux espoirs, notamment les champions du monde M17. Et certains ont déjà remporté un titre de champion chez les pros. Xherdan Shaqiri, Granit Xhaka, Yann Sommer, Fabian Frei et Valentin Stocker au FC Bâle, Philippe Koch, Admir Mehmedi, Oliver Buff et Ricardo Rodriguez au FC Zurich. Cette génération a soif de victoire. Et elle n'a peur de rien.

En tant qu'ancien directeur de l'équipe espoirs au FC Winterthur et au FC Bâle, vous faites partie des découvreurs de plusieurs joueurs clés de l'équipe olympique.

Je n'aime pas cette idée, car je pense qu'un joueur se découvre et se « fait » seul. L'entraîneur l'accompagne et nous, responsables, sommes là en cas de problème.

Quels sont les éléments auxquels vous accordez de l'importance ?

La rapidité et les compétences techniques bien sûr. Et puis aussi la personnalité : est-ce que je peux me représenter ce joueur dans

« Il faut une certaine arrogance pour rivaliser avec les meilleurs. »

le vestiaire d'une équipe professionnelle ou non ? Cela n'a rien à voir avec le gabarit du joueur mais avec sa présence. Il faut être absolument sûr de soi, voire arrogant, pour pouvoir se confronter aux meilleurs. En plus, le joueur doit avoir une situation familiale stable. Sans une certaine stabilité dans la vie sociale, le talent n'a pas la possibilité de s'épanouir.

Vous ne vous trompez jamais ?

Si. Et celui qui prétend le contraire raconte n'importe quoi. On n'est jamais sûr que le joueur ait vraiment l'étoffe d'un professionnel. Il y a des joueurs qui m'ont surpris de manière très positive, par exemple Gökhan

Inler. Il a énormément évolué, mais à 17 ans, je n'aurais pas mis ma main au feu pour lui.

Et quel talent gâché regrettez-vous le plus ?

Gâché est un peu fort. Mais je pense parfois à Jonas Elmer du FC Sion. Où en serait-il aujourd'hui s'il avait pu continuer à jouer en attaque comme en juniors C avec le FC Stäfa ? Il avait des qualités de buteur extraordinaires, mais il a été placé en défense sans raison apparente.

Combien de temps vous faut-il pour reconnaître un talent ?

Avec les années, on y arrive plus vite. Mais pour être sûr qu'un joueur va percer, il faut beaucoup d'informations. Je n'ai que rarement ce fameux éblouissement, comme pour Yann Sommer.

Qu'est-ce qui le rend spécial ?

Je l'ai rencontré quand j'ai pris la direction des espoirs à Bâle. Je suis allé voir l'entraînement des M16 et je voulais me rendre utile, donc l'entraîneur m'a envoyé auprès du gardien. En général, à quinze ans, les joueurs attendent timidement les instructions du nouveau chef. Pas Yann Sommer. Il m'a dit exactement quoi faire : x tirs au centre, x tirs hauts, x tirs au sol. Yann Sommer avait une vision extrêmement claire de ce dont il avait besoin pour réussir.

En tant que « faiseur de professionnels », vous deviez être ravi la première fois que vous avez vu Xherdan Shaqiri jouer.

Allons bon ! Xherdan Shaqiri avait treize ans et des qualités intéressantes. Comme Granit Xhaka d'ailleurs. Ce qui était évident, c'est qu'ils ne se blessaient pas même dans les matches intenses et qu'ils étaient des leaders de jeu. Pour Granit Xhaka, c'était le cas même en dehors du terrain : en tant que trésorier de l'équipe, il n'avait jamais de problème pour recouvrer l'argent auprès des autres. Mais à cette époque, il leur manquait encore quelque chose.

A quel moment s'affirment-ils ? Quand vous êtes-vous dit : ils vont tous les deux percer ?

Le jour où je vois qu'un junior trouve facile de passer dans la classe d'âge supérieure. Granit Xhaka et Xherdan Shaqiri ont joué à seize ans avec les M18 contre une équipe de première ligue et jouaient au chat et à la souris avec les adultes.

Expliquez-nous le phénomène Xherdan Shaqiri.

C'est un joueur polyvalent, capable de jouer des deux côtés, très mobile entre les deux lignes de touche et qui sait parfaitement utiliser les espaces libres sur le terrain. Et grâce à sa technique, il ne ressent presque pas de pression. Il peut contrôler la balle sans accroc et a donc plus de temps pour jouer. En plus, on a vite su qu'il avait un bon avantage marketing : son jeu dynamique arrache les gens à leur siège.



Peter Knäbel (45 ans)

est directeur technique de l'Association suisse de football depuis 2009.

Il a été champion d'Europe M16 avec l'Allemagne et a joué en Bundesliga (Bochum, St. Pauli, Munich 1860 et Nuremberg), avant de jouer en Suisse (FC St-Gall, FC Winterthur).

A la fin de sa carrière, il y devient responsable de l'équipe espoirs et occupe ensuite le même poste au FC Bâle. Il est père de deux enfants et vit à Riehen.



« Ils ont soif de victoire »:
les buteurs Admir Mehmedi (à gauche) et Gaetano Berardi.



Photos : Andreas Meier | Keystone, Peter Schneider, Martin Rüetschi, Samuel Trumpp

Avant et après le triomphe à l'Euro 2011 (de haut en bas) : Transpirer dans le désert du Qatar. Accueil des joueurs M21 à Zurich. Séance d'autographes au siège du Credit Suisse.

➤ **Admir Mehmedi, qui semble s'affirmer au Dynamo Kiev, faisait partie de vos favoris depuis longtemps.**

Honnêtement : lui auriez-vous prédit une telle carrière ?

A Winterthour, tout le monde savait qu'Admir Mehmedi était bon. Mais quand il était junior D, il a dû lutter avec des problèmes de poids, comme Murat Yakin. Je gardais un œil dessus et le taquinai : « Alors, le ventre est revenu à cause des frites ? » Mais aujourd'hui, sa condition physique est impressionnante. Chez les M21, il n'est pas seulement parmi les meilleurs, mais aussi parmi les plus en forme. Et une fois qu'il n'avait pas joué un match, il a fait des heures supplémentaires après, parce qu'il était furieux.

Malgré tout, quelles sont selon vous les mesures à prendre dans la formation des espoirs ?

Pour moi, il est important de façonner des joueurs adaptés au marché. Un exemple : en raison du manque cruel d'attaquants, des entraîneurs spécialistes de ce poste ont été engagés ces dernières années et la pointe offensive a été particulièrement mise en avant. Aujourd'hui, ce sont les défenseurs centraux qui font défaut. A ce poste, on a besoin de jeunes hargneux, grands et forts, qui pèsent au moins 85 kilos.

Comment mesurez-vous la réussite de la formation des espoirs de l'ASF ?

Nous considérons que nous avons réussi lorsque les joueurs titulaires de l'équipe espoirs finissent par rejoindre la sélection. Deux joueurs par classe d'âge, c'est le minimum. Cinq, ça serait énorme. Et entre ces deux extrêmes, on considère que c'est bien ou très bien.

Ces derniers mois, vous avez dû vous battre pour que les joueurs clés des M21 puissent participer aux Jeux olympiques. Comment s'est déroulé votre voyage d'appel aux bonnes volontés en Europe ?

A l'inverse des Championnats d'Europe ou des Coupes du Monde, les clubs ne sont pas obligés de libérer les joueurs dans ce cas. On rend donc visite aux clubs et on se montre attentif aux intérêts de ceux qui doivent disputer des matches importants en même temps. Mais on souligne aussi l'importance des Jeux olympiques pour la carrière d'un joueur et pour l'Association suisse de football, surtout que nous ne sommes pas qualifiés pour l'Euro cette année. J'ai eu l'impression que les clubs appréciaient nos efforts personnels. J'ai bon espoir que nous ayons un effectif performant.

Quatre équipes européennes, deux sud-américaines et de nombreux pays « exotiques » : en comparaison avec l'Euro, les Jeux ont l'air d'un jeu d'enfant.

C'est se leurrer. Je pars du principe que le tournoi olympique est très équilibré. Et les nombreuses équipes inconnues compliquent les choses, car elles sont imprévisibles.

Un espoir de médaille ?

Nous partons aux Jeux dans le même esprit que pour l'Euro. Le premier objectif : « survivre au premier tour. » Face au Mexique, à la Corée du Sud et au Gabon, ce ne sera pas une partie de plaisir. On verra ensuite. Ce qui compte, c'est de s'identifier émotionnellement à l'équipe. Chacun doit sentir que cette opportunité est unique dans sa carrière. C'est unique. <

Depuis 1993, le Credit Suisse est sponsor principal de l'Association suisse de football (ASF) et partenaire de toutes les équipes nationales, féminines et masculines. La moitié des fonds de soutien est allouée à la formation des jeunes talents.

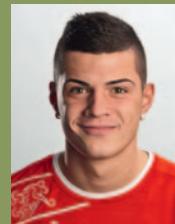
Les joueurs clés

Le talent compte. Mais il ne suffit pas pour faire une grande carrière dans le football. Quels membres de la « Génération Succès » nous préparent encore des années de bonheur ? Ces six joueurs.



Xherdan Shaqiri – le facteur glamour

Xherdan Shaqiri (prononcer « catchiri »), acheté à plus de 10 millions de francs par le Bayern de Munich, est la star créative de l'équipe olympique. Connu sur le terrain comme le « chien sauvage » ou la « tortue ninja » (d'après l'ancien entraîneur Thorsten Fink), il est un professionnel modèle, qui se change encore dans le vestiaire des « petits » à Bâle, bien qu'il ait accès depuis longtemps aux vestiaires VIP. Xherdan Shaqiri est petit (1,69 mètre), mais il a de plus gros mollets (41,5 centimètres) et de plus grosses cuisses (60 centimètres) que Roberto Carlos, joueur légendaire du Real Madrid. En principe, ne pas pouvoir jouer comme « numéro 10 » classique, ce qu'il préfère, lui est égal. Quel que soit son poste : sa carrure exceptionnelle, son style spectaculaire et son discours insouciant font de Xherdan Shaqiri le chouchou du public et le facteur glamour de l'équipe. (sib)



Granit Xhaka – le patron

Le talent de Granit Xhaka ne saute pas aux yeux. Sa prestation est rarement spectaculaire, il fait rarement des passes décisives et marque encore plus rarement un but. Il est pourtant la charnière du milieu de terrain. Sa valeur est extraordinaire. Si l'on considère les quatre matches les plus importants de Ligue des Champions avec Bâle cette saison contre Manchester United et le Bayern de Munich, il est l'auteur d'une passe sur cinq et demie pour son équipe. Lors de la victoire 1:0 contre le Bayern, il n'y avait qu'un Suisse sur les dix meilleurs passeurs. Granit Xhaka – qui d'autre ! Et avec 84% de passes réussies (sur 265), il est au-dessus de la moyenne de son équipe (80%). Granit Xhaka est le patron incontesté de sa génération. « Je parle beaucoup sur le terrain et je n'ai peur de personne », a-t-il déclaré lors du transfert chez les pros au FCB. « Je suis content que ça ne pose pas de problème à l'équipe qu'un joueur de 18 ans s'exprime. » (sib)



Ricardo Rodríguez – le moderniste

Qu'est-ce que l'équipe olympique suisse a qu'une équipe nationale sur deux n'a pas ? Un bon arrière gauche. Ricardo Rodríguez est un pilier de l'équipe et un avant-gardiste. Ce joueur de 20 ans joue le rôle d'un arrière latéral offensif, il est rapide, fort au dribble et au tir, et construit un jeu soigné même sous pression. Son ascension a débuté en 2009 lors du titre de champion du monde de l'équipe nationale des M17, où il est sacré troisième meilleur buteur. Ce printemps, il a battu le record de transfert du FC Zurich : Wolfsburg a sorti plus de 10 millions de francs pour lui. Quand on a critiqué l'entraîneur, il a répondu : « Je sais ce que je fais ! » – Et a fait de Ricardo Rodríguez un joueur clé. Lors de son premier match en Bundesliga, c'est lui qui a touché le plus souvent le ballon (83 fois), fait le plus de tirs cadrés (4) et tiré les corners. On souhaite la même confiance à toute l'équipe olympique suisse. (sib)



Admir Mehmedi – l'exécuteur

C'est lui le héros qui a marqué le but victorieux en demi-finale de l'Euro, ce qui a assuré la participation aux Jeux. Mais ce n'est pas seulement pour cela que le joueur aux cheveux bouclés et aux yeux mélancoliques est un poids lourd de l'équipe. Admir Mehmedi est l'attaquant le plus complet de sa génération : il est fort, rapide, doué techniquement et doté d'une intelligence de jeu digne d'un stratège de milieu de terrain. Après le formidable Euro, Admir Mehmedi a été transféré par le FCZ au Dynamo Kiev pour 5 millions de francs. « Destination la voie de garage », se sont désolés les médias, mais le joueur de 21 ans s'est aussi imposé en Ukraine. Il est doté d'une qualité essentielle : un caractère irréprochable. Car le fils d'un pizzaiolo albanaise n'a jamais oublié ce que signifie le travail : « Quand mon papa me donnait deux francs d'argent de poche, je me sentais riche. » (mk)



Silvan Widmer – le jeune qui monte

« Silvan qui ? » Si vous ne connaissez pas encore son nom, vous n'êtes pas seul. Il y a peu, Silvan Widmer n'était même pas encore connu à l'ASF, et son club d'origine, le FC Aarau, voulait déjà l'éjecter. Mais à l'été 2011, le jeune de 19 ans a eu une dernière chance et connaît depuis l'ascension la plus rapide au sein de l'équipe olympique. En neuf mois, il est devenu un pilier à Aarau, capitaine des M19 et débute à présent dans la sélection M21. Cet arrière droit aux qualités offensives est souvent comparé à Stephan Lichtsteiner, un « modèle pour l'esprit de compétition » (d'après l'entraîneur des M19 Gérard Castella). « Silvan qui ? », c'est aussi la question que devraient se poser les découvreurs aux Jeux. Mais trop tard. En 2013, dès qu'il aura sa maturité, Silvan Widmer partira pour Udine. Comme le fit Gökhhan Inler. Lui aussi a été longtemps sous-estimé, avant d'être le joueur de football suisse le plus cher de tous les temps. (mk)



Pierluigi Tami – l'architecte

Pour l'entraîneur assistant, c'est le modèle de Derrick qui s'applique. Il est « Harry », celui qui ramasse les ballons pendant que le chef reçoit les félicitations. Pendant quatre ans, Pierluigi Tami a occupé ces fonctions sans se plaindre auprès de Kobi Kuhn et Ottmar Hitzfeld, avant de devenir entraîneur des M21 et vice-champion d'Europe. Le Tessinois est un symbole des formateurs couronnés de succès de l'ASF : il est réservé, conscientieux, il analyse. Mais derrière cette façade se cache un vrai chef. Ottmar Hitzfeld reconnaît son génie tactique, Dany Ryser, l'entraîneur des M17, ses compétences, son esprit d'équipe ; et le directeur technique Peter Knäbel souligne son authenticité et son sérieux. Si l'entraîneur de 50 ans fait un bon tournoi olympique, tout deviendra possible pour lui. Même prendre la succession d'Ottmar Hitzfeld. Une chance qu'Harry n'a jamais eue : il a dû prendre sa retraite en même temps que Derrick. (mk)



N°



ROGER FEDERER L'EXCEPTION

HOMMAGE À L'AS
DU TENNIS QUI
A ÉLEVÉ CE SPORT
AU RANG D'ART.

|
Par David Foster Wallace,
écrit en 2006 pour le « New York Times »

|

Presque tous les fans de tennis ayant suivi à la télévision les grands tournois masculins de ces dernières années ont connu ce qu'on pourrait appeler un « moment Federer ». C'est un de ces moments où, médusé devant un coup de génie du Suisse, le téléspectateur laisse échapper des exclamations telles que sa femme surgit de la pièce voisine pour voir s'il faut appeler d'urgence un médecin. L'émotion est encore plus intense si l'on a soi-même joué au tennis, car on sait d'expérience que ce qu'on vient de voir est impossible. Quatrième set, finale de l'US Open 2005, Roger Federer sert contre André Agassi. On assiste tout d'abord au ballet typique du jeu moderne de fond de court : Federer et Agassi courent d'un bout à l'autre du terrain jusqu'à ce qu'Agassi puisse smasher pour contrer la trajectoire de Federer, envoyant un coup foudroyant. Federer, encore à gauche du terrain près de la ligne médiane, parvient d'une manière ou d'une autre à rebrousser chemin, fait trois ou quatre pas incroyablement rapides en arrière, frappe un coup droit depuis l'angle gauche, tout son poids transféré vers l'arrière, la balle évitant Agassi. Federer sautille encore lorsque la balle rebondit. Après un silence interloqué, la foule des spectateurs new-yorkais explose. John McEnroe, qui commente le match à la télévision, pose la question, plus ou moins pour lui-même : « Comment peut-on frapper une telle balle dans cette position ? » C'est absolument impossible. C'est comme une scène du film « Matrix », où les limites de la gravité ne s'appliquent plus. Je ne sais pas quel cri j'ai poussé, mais ma femme affirme qu'il y avait du pop-corn partout sur le canapé et que j'étais agenouillé devant l'écran, bouche bée, les yeux écarquillés.

« Voir jouer Federer s'apparente à une expérience religieuse. Cela paraît exagéré mais cela reflète bien le fond de la question. »

Une beauté cinétique

C'était en tout cas un «moment Federer», même si je ne l'ai vécu qu'à la télévision et que, bien sûr, le tennis sur petit écran ressemble autant au vrai tennis qu'un film pornographique à l'amour vécu. Federer est peut-être le meilleur joueur de tennis de tous les temps. Ses origines, sa ville de Bâle, sa relation étroite avec son entraîneur mort dans un accident en 2002, ses nombreuses victoires en tournois et en Grand Chelem, le rôle de sa femme qui l'accompagne dans ses voyages (ce qui est rare dans le tennis masculin) et s'occupe de sa médiatisation (ce qui est exceptionnel), sa force mentale, son fair-play, sa générosité, tout cela est connu et peut être vu en un clic sur Internet.

Et pourtant, voir Roger Federer jouer en direct, c'est comme une «expérience religieuse». Cela semble exagéré mais reflète bien le fond de la question. Certes, le sport de compétition n'est pas affaire de beauté, mais pratiqué à haut niveau, il est révélateur de beauté humaine. Et la beauté dont il est question ici est d'une

nature particulière ; on pourrait la décrire comme celle du mouvement, en quelque sorte une beauté « cinétique ». Sa séduction est universelle et n'a rien à voir avec le sexe ni avec des normes culturelles, mais a trait aux possibilités apparemment illimitées du corps humain. Naturellement, dans le sport masculin, on ne parle pas de beauté ni de l'élégance des corps. Les hommes peuvent parler de leur « amour » pour le sport, mais celui-ci conserve un parfum guerrier : attaque, contre-attaque, rang et classement, statistiques, analyses techniques, ferveurs régionales ou nationales, uniformes, jubilation collective, drapeaux, peintures faciales, gestes de menace, etc. La plupart d'entre nous sommes plus à l'aise avec les codes de la guerre qu'avec ceux de l'amour.

n. » Il est impossible de décrire directement la beauté d'un athlète de haut niveau. Le coup droit de Federer, par exemple, me fait penser à un coup de fouet. Le slice de son revers à une main est tellement coupé que la balle décrit des figures dans l'air et rebondit sur le gazon à peine à la hauteur de la cheville. Son service est plus rapide, précis et varié que celui d'aucun autre joueur. L'anticipation de la balle et le sens du placement

sont légendaires chez Federer et son jeu de jambes est inégalé : enfant, c'était un très bon footballeur.

Un jeu peu télégénique

Tout cela est vrai, mais n'explique ni ne transmet au fond rien de ce qu'on ressent en voyant de ses propres yeux la beauté et le génie du jeu de Federer. Il faut aborder autrement les qualités esthétiques du joueur, à l'aide de périphrases par exemple, ou de la façon dont le théologien Saint Thomas d'Aquin cernait son objet, en définissant ce que Dieu n'est pas.

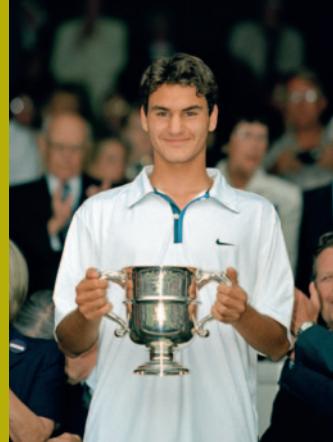
Ainsi, la beauté de Federer n'est pas télégénique, pas complètement du moins. La diffusion du tennis à la télévision présente des avantages, mais les mouvements répétés au ralenti et les gros plans créent seulement une illusion de proximité ; le téléspectateur ne peut pas s'imaginer tout ce qu'il perd.

Le vrai tennis est tridimensionnel, alors que l'image télévisée n'est que bidimensionnelle. On perd la longueur du terrain (24 mètres entre les lignes de fond de court) et la vitesse à laquelle la balle parcourt cette distance : elle n'est pas perceptible à l'écran, mais sur place, elle remplit l'observateur d'étonnement et de respect. Allez donc à un tournoi professionnel et asseyez-vous à quelques mètres de la ligne latérale. Vous verrez alors avec quelle force les joueurs frappent la balle et le peu de temps qu'ils ont pour l'attraper, à quelle vitesse ils se déplacent, frappent leur coup et se reposent. Or nul ne se déplace aussi vite et, semble-t-il, aussi facilement, que Roger Federer. Curieusement, la télévision fait ressortir son intelligence. Federer possède comme nul autre >



1985 Bâle

La base du succès : entraînement dès l'âge de 3 ans.



1998 Wimbledon

Début d'un grand amour : vainqueur du tournoi junior sur gazon.



2003 Wimbledon

Les larmes après la première de ses six victoires remportées à Wimbledon dans le circuit professionnel.



2004 Open d'Australie

La première victoire à Melbourne et le sacre comme numéro 1 mondial.



2005 Sportif mondial

La première de quatre consécration comme « Sportif mondial de l'année ».



2008 US Open

Bravo ! Cinquième victoire d'affilée à l'US Open.



Jeu, set, match

Etapes d'une carrière mondiale



2008 Pékin

L'or olympique en double avec Stanislas Wawrinka.



2008 Wimbledon

Une heure très sombre : défaite contre Nadal, son éternel rival, après une finale épique.



2009 Roland-Garros

Victoire à Paris et donc aux quatre tournois du Grand Chelem.



2009 Dubai

Mariage avec Mirka et naissance des jumelles Charlene Riva et Myla Rose.



2012 Madrid

74^e victoire sur le circuit ATP et retour à la 2^e place mondiale.



L'interview

Roger Federer,
vous parlez de l'été 2012
depuis des années.

En quoi est-il si particulier ?

La possibilité de participer aux J.O., à Wimbledon, un mois seulement après le tournoi du Grand Chelem est une grande chance pour notre génération. Pour moi, Wimbledon reste le nec plus ultra. J'espère remporter au moins l'un de ces titres.

Que signifient pour vous les Jeux olympiques ?

Ils me renvoient à de grandes émotions. J'ai connu Mirka il y a douze ans à Sydney, où je suis arrivé quatrième à la surprise générale. J'ai été ensuite porte-drapeau à Athènes et à Pékin, où j'ai obtenu l'or en double. Une génération solide participe cette année à Londres, dont Djokovic, Nadal, Murray et moi-même. Ce tournoi de tennis devrait être sur toutes les lèvres.

Est-ce que le fait qu'il pourrait s'agir de vos derniers Jeux accroît la pression ?

Je n'exclus pas de participer aux Jeux de Rio en 2016, j'aurai alors 34 ans. Et de toute façon, la pression est omniprésente. L'épreuve olympique est dangereuse, car au début, on joue des matches au meilleur des trois sets. Il suffit de dix minutes de faiblesse pour que tout soit fini.

Grâce à vos bonnes performances depuis l'automne 2011, vous avez des chances de redevenir le numéro 1.

Je sais que je peux redevenir le numéro 1 cette année si je continue à jouer aussi bien. Je devrais pour cela remporter un autre titre du Grand Chelem. Etre de nouveau en tête du

Interview : Daniel Huber et Marco Falbo



« En tant que vainqueur, tu as toujours raison. »

classement mondial serait incroyable.

Vous ne semblez avoir aucun problème de motivation alors que vous avez eu 30 ans l'an dernier et que vous avez plus gagné que chacun de vos adversaires.

Dans chaque carrière, il faut surmonter certains cycles. Ce n'est pas toujours simple de digérer les défaites, surtout après une finale. Rétrospectivement, on a l'impression d'avoir perdu toute la semaine, c'est un échec. Il faut donc en permanence se remotiver et trouver un nouveau souffle. Les victoires sont le meilleur remède et résolvent tous les problèmes. En tant que vainqueur, tu as toujours raison, quoi que tu fasses.

A quel point craignez-vous une blessure grave ?

Pour le moment, vous avez été épargné.

Les joueurs de tennis éprouvent surtout des symptômes d'usure. Nous jouons au moins 80% du temps avec des douleurs. Nous avons toujours mal quelque part, même si la douleur disparaît souvent avec l'échauffement ou le massage. Toutefois, il est important de très bien connaître son corps et de disposer de bons mécanismes d'alerte. Je considère donc essentielles les pauses entre les compétitions mondiales.

Dans les débats sur les plus grands sportifs de tous les temps, vous êtes déjà cité avec des légendes comme Mohamed Ali, Michael Jordan ou Tiger Woods.

Oui, c'est très particulier. C'était déjà extraordinaire d'accumuler plus de titres que Stefan Edberg et Boris Becker, mes deux idoles. Cela reste pour moi incroyable d'avoir aussi bien réussi dans

le tennis et, au-delà du tennis, d'être comparé à de telles pointures. J'ai ainsi pu contribuer, moi aussi, à rendre le tennis plus populaire.

Que seriez-vous devenu si vous n'aviez pas joué au tennis ?

Peut-être footballeur professionnel. J'étais plutôt bon dans les juniors, mais j'ai dû faire un choix. Je ne pouvais pas faire les deux.

Réviez-vous, comme la plupart des jeunes, de devenir une star du rock ?

Bien sûr, mais je préférerais devenir une star du sport. D'un autre côté, le chanteur vedette d'un groupe de rock a beaucoup de points communs avec un joueur de tennis, à savoir l'inspiration et le contact direct avec les fans. Au tennis aussi, le contact est très étroit et la réaction en cas de faux-pas est immédiate et implacable.

Etes-vous né avec l'instinct de la balle ?

Les sports de balle ont une dynamique qui leur est propre. Comment une balle rebondit-elle, quel effet produit-elle, comment se comporte-t-elle sur différentes surfaces ?

Tout ça vient avec l'expérience, c'est-à-dire grâce à des compétences de coordination qu'il faut acquérir en jouant dès son plus jeune âge. Une fois acquises, elles ne s'oublient pas. Il est donc vraiment important de commencer très tôt.

Vous surprenez-vous de plus en plus souvent à penser à votre vie après le tennis ?

Oui, et j'ai déjà quelques idées. Toutefois, je suis bien conscient d'une chose : je joue au tennis, car c'est ça que j'aime le plus faire, et je me concentre totalement là-dessus. Le reste peut attendre. <

Le Credit Suisse a conclu en 2009 un partenariat sur le long terme avec Roger Federer. Ce partenariat se concrétise notamment par le versement annuel d'un million de dollars américains à la Roger Federer Foundation. Ce soutien a été précieux pour le lancement d'un nouveau projet en faveur des jeunes enfants au Malawi.

➤ la capacité de détecter le bon angle pour un coup, et la caméra permet de saisir idéalement ces «moments Federer». Mais on a plus de difficulté à réaliser que ces coups gagnants spectaculaires ne sortent pas du néant: la plupart du temps, ils sont l'aboutissement de plusieurs enchaînements et ne dépendent pas uniquement de la façon dont Federer lit les déplacements de l'adversaire, mais aussi du rythme et du placement du coup décisif. Aussi, si l'on veut comprendre pourquoi il surpasse à ce point d'autres champions de classe mondiale, on doit posséder bien plus de connaissances techniques sur le jeu moderne d'attaque de fond de court que simplement celles matérialisées par la télévision.

Depuis près de vingt ans, on explique officiellement que le tennis professionnel, auparavant un jeu empreint de rythme et de finesse, est devenu un jeu très physique, presque brutal. Les joueurs professionnels actuels sont objectivement plus grands, plus forts et mieux entraînés, et les raquettes high-tech leur permettent de jouer avec plus de vitesse et d'effet. On se demande donc comment un joueur aussi élégant peut dominer le tennis masculin.

Plus harmonieux qu'athlétique

Il y a plusieurs explications. L'une d'entre elles, en rapport avec la métaphysique, est sans doute la plus vraisemblable. Les autres, plutôt techniques, sont plus faciles à formuler. D'après l'approche métaphysique, Federer est l'un des rares athlètes auxquels certaines lois de la physique ne semblent pas s'appliquer. C'est comme pour le basketteur Michael Jordan, qui ne se contente pas de sauter incroyablement haut, mais qui, défiant la gravité, reste en l'air un peu plus longtemps. Il en allait de même pour Mohamed Ali, qui semblait vraiment voler.

Depuis 1960, il doit exister une demi-douzaine d'exemples de ce type. Federer appartient aussi à cette catégorie: on pourrait décrire ces sportifs comme des génies, des mutants ou des êtres surnaturels. Federer ne semble jamais bousculé ni déséquilibré. Ses mouvements sont plus harmonieux qu'athlétiques. Tout comme Ali, Jordan ou Maradona, il a l'air à la fois plus réel et plus irréel que ses adversaires. Federer, en blanc sur la pelouse de Wimbledon, apparaît comme un être de chair et de lumière.

Après la demi-finale de Wimbledon de l'été dernier, où Federer n'a pas simplement vaincu le Suédois Jonas Björkman, mais l'a littéralement écrasé, son adversaire a déclaré lors de la conférence de presse d'après-match qu'il était heureux de s'être trouvé à l'endroit idéal pour observer le Suisse. Avant cela, les deux amis avaient plaisanté et bavardé l'un avec l'autre, et Björkman avait évoqué le fait que la balle paraissait sur le terrain anormalement grosse, ce que Federer avait confirmé ainsi: «aussi grosse qu'une boule de bowling ou un ballon de basket».

«Comme pour Jordan ou Maradona, les lois de la physique semblent ne pas s'appliquer à Federer.»

Federer voulait être poli vis-à-vis de son ami, mais sa remarque révèle ce que le tennis est vraiment pour lui. Lorsqu'un joueur possède des réflexes, une coordination et une rapidité surnaturels, il n'a pas le sentiment d'être très rapide ou très réactif sur le court, mais a plutôt l'impression que la balle est très grosse et se déplace lentement et donc qu'il a plus de temps pour la frapper. Pour le spectateur émerveillé, les coups peuvent paraître très habiles, mais un joueur comme Federer ne les ressentira pas comme tels.

Néanmoins, la rapidité n'est qu'une partie du secret. Le tennis est souvent décrit comme un jeu où chaque centimètre compte. En fait, on devrait parler de chaque micromètre. Chaque modification, même infime, de la position de la raquette lors de la frappe de la balle a d'importantes répercussions sur la trajectoire.

Imaginez que vous vous teniez juste derrière la ligne de fond de court. L'adversaire envoie la balle sur votre coup droit. Vous vous placez et levez le bras pour faire un coup droit. La balle est maintenant près de votre hanche, à environ 15 centimètres du point d'impact. Plusieurs choix s'offrent à vous: en inclinant légèrement la raquette de quelques degrés vers l'avant ou l'arrière, vous effectuez un lift ou un slice. En position perpendiculaire, vous frappez à plat, sans donner d'effet. Sur le plan horizontal, si vous placez la raquette un peu vers la gauche ou vers la droite et frappez la balle peut-être un millième de seconde plus tôt ou plus tard, vous obtenez un retour croisé ou décroisé, selon le cas. De plus, de petites nuances dans la tenue de la raquette influent sur la hauteur à laquelle la balle passe au-dessus du filet. Ces choix, ainsi que la puissance de votre retour, déterminent la longueur, mais aussi le type et la hauteur du rebond de votre balle dans l'autre partie du terrain. Tous ces points sont importants, tout comme le sont votre distance par rapport à la balle, votre prise de raquette, l'angle auquel vous pliez les genoux, l'amplitude de votre translation vers l'avant et votre capacité à suivre la trajectoire de la balle tout en observant la réaction de l'adversaire. Il vous faut en outre tenir compte du fait que vous ne mettez pas en mouvement un objet statique, mais que vous inversez la trajectoire d'une balle arrivant vers vous: bien entendu, dans le tennis professionnel, la vitesse est telle qu'on n'a plus le temps de réfléchir.

Le service du joueur croate Mario Ancic, par exemple, peut aller jusqu'à 210 km par heure. Comme la distance entre la ligne de fond de court d'Ancic et vous est d'environ 24 mètres, cela signifie que la balle arrive près de vous en 0,4 seconde. Elle va plus vite que deux battements de cils. Dans le tennis professionnel, les mouvements sont donc si rapides que le joueur n'est plus en mesure de prendre des décisions conscientes. Il s'agit ici de réflexes, de réactions physiques se déclenchant de manière instinctive. Et pourtant, un retour de service réussi dépend d'un >

➤ grand nombre de décisions et d'ajustements physiques minutieux, qui sont bien plus complexes et précis qu'un clignement d'yeux ou qu'un tressaillement de peur.

Pour bien retourner un service, il faut une intuition kinesthésique, c'est-à-dire la capacité de diriger son corps et son prolongement artificiel par des réactions complexes et fulgurantes. Ce qui signifie : intuition, anticipation, sens de la balle, coordination œil-main, fluidité, réflexes et autres qualités semblables. Pour les jeunes joueurs talentueux, il s'agit surtout, pendant l'entraînement, d'affiner leur perception kinesthésique. L'entraînement concerne les muscles mais aussi les voies nerveuses. En frappant des milliers de balles chaque jour, on parvient, grâce à l'intuition et au feeling, à maîtriser quelque chose qui n'est pas maîtrisable par une réflexion consciente. Comme cela n'est possible qu'avec beaucoup de temps et de discipline, la plupart des grands joueurs commencent tôt. Federer a quitté l'école à 16 ans, puis a rapidement remporté le tournoi junior de Wimbledon. Mais pour un tel exploit, il faut plus que du temps et de l'entraînement. Il faut aussi du talent. La domination de Federer pourrait donc s'expliquer par un don kinesthésique supérieur à celui de ses concurrents. Il serait seulement

un petit peu plus doué ; chaque joueur du top 100 est doué, mais comme on l'a dit, le tennis est une affaire de micromètres.

Comme Mozart dans un concert de Metallica

Cette explication est plausible, mais incomplète. En 1980, elle aurait probablement suffi. De nos jours, on se demande en quoi ce talent reste important. Federer a dominé le groupe le plus vaste, le plus fort et le mieux entraîné de toute l'histoire du tennis professionnel masculin alors que les joueurs utilisent des raquettes qui rendraient superflus leurs talents kinesthésiques : c'est comme vouloir siffler du Mozart pendant un concert de Metallica.

En effet, les raquettes modernes en graphite sont un peu plus légères et plus grandes que les anciennes en bois. Avec une raquette moderne, il ne faut pas frapper la balle exactement au centre géométrique du tamis pour obtenir une vitesse élevée ou trouver l'endroit exact permettant d'effectuer un lift. Ces raquettes permettent surtout des coups de fond de court plus rapides et plus puissants qu'il y a vingt ans. Par rapport au jeu démodé « service-volée » ou aux duels laborieux de fond de court des temps passés, le jeu moderne d'attaque de fond de court n'est pas ennuyeux, même s'il est assez statique et limité. Néanmoins, ce n'est pas la fin du tennis, comme des gourous le prétendent avec crainte depuis des années. Ce que démontre précisément Roger Federer.

Finale de Wimbledon, 9 juillet 2006, deuxième set. Federer affronte l'Espagnol Rafael Nadal, très jeune et aux biceps surdéve-

loppés, donc le prototype même du tennis moderne tout en puissance. Nadal mène 2 à 1 et sert. Federer a remporté le premier set 6 à 0, mais il se relâche un peu, comme cela lui arrive parfois, et rapidement, il est en retard d'un break. Nadal est un adversaire très gênant, car il est plus rapide que les autres et rattrape toutes les balles que les autres ne touchent pas. Pendant l'échange, Federer attaque plusieurs fois de suite avec un slice sur le revers à deux mains de Nadal ; celui-ci, comme hypnotisé, ne se replace plus au milieu de la ligne de fond court entre les coups. Federer frappe alors un revers extrêmement puissant et très lifté dans le coup droit de Nadal ; celui-ci rattrape la balle et fait un coup croisé ; Federer riposte avec un revers croisé encore plus puissant atteignant la ligne de fond de court, Nadal renvoie la balle dans le revers de Federer et se replace au milieu, au moment où Federer exécute un revers totalement différent, croisé mais bien plus court, avec un angle plus plongeant auquel personne ne s'attendait, et tellement lifté que la balle atterrit juste devant la ligne latérale et rebondit violemment au loin, hors d'atteinte de Nadal. Un coup spectaculaire, un « moment Federer ».

Quiconque suivait cette scène en direct pouvait aussi voir que Federer avait préparé

son coup décisif par quatre ou cinq autres coups. Tout ce qui a suivi le premier slice décroisé avait pour objectif de berner Nadal et de perturber son rythme, de le déséquilibrer pour pouvoir, à la fin, frapper cette dernière balle incroyable.

Federer est un joueur de fond de court hors pair et très puissant, mais il a plus encore : intelligence, sens de l'anticipation et du placement, dont pour lire le jeu de l'adversaire et le dominer, pour allier effet et rythme, pour feinter, prévoir une tactique et utiliser ses compétences kinesthésiques en plus de la simple vitesse. Le jeu de Federer montre les limites – et les possibilités – du tennis masculin d'aujourd'hui.

Tout cela peut paraître un peu excessif et trop admiratif, mais il faut savoir que dans le cas de Roger Federer, rien ne semble excessif. Federer montre que la vitesse et la puissance ne sont que le squelette du tennis masculin moderne, mais pas sa chair. Il a réinventé le tennis masculin, il l'incarne au sens propre comme au sens figuré. <

Des moments

d'éternité

Depuis que le sport s'est imposé au XX^e siècle comme un mouvement de masse, il nous offre des moments magiques qui sont ancrés pour toujours dans la mémoire collective. Des moments de performances physiques extraordinaires, des actes héroïques, des tragédies humaines.
Recueil des images qui ont ému le monde.

Textes : Michael Krobath et Simon Brunner

200 METROS MUJERES FINAL
RESULTADO

1	207	KIRSZENSTEIN	POL	22.5	M
2	33	BOYLE	AUS	22.7	
3	38	LAMY	AUS	22.8	
4	93	FERREL	EUR	22.9	
5	121	MONTANDON	FRA	23.0	
6	105	TYUS	EUR	23.0	
7	84	BAILEY	EUR	23.1	
8	14	STOCK	ALE	23.2	



1968

Bob Beamon

Bob Beamon s'est préparé pendant six mois sans entraîneur pour les Jeux olympiques de Mexico et s'est qualifié pour la finale grâce à son troisième et dernier saut. Là, l'Américain est entré dans l'histoire avec son premier saut. Il a atteint 8,90 mètres et a dépassé de 55 centimètres l'ancien record du monde. « Maintenant on a tous l'air idiot, a déclaré le Britannique Lynn Davies, neuvième, tu as détruit la compétition. » Bob Beamon n'a par la suite plus jamais réussi à s'approcher de son saut du siècle. Quelques années après, le New-Yorkais a mis fin à sa carrière pour devenir travailleur social. Ce n'est qu'en 1991 que son record du monde a été battu, par Mike Powell.



Photo : Bettmann, Corbis



2002

Simon Ammann

Simon Ammann, ici lors d'un saut d'entraînement aux Jeux olympiques de 2002, est le plus grand champion olympique que la Suisse ait jamais eu : il a gagné quatre médailles d'or, à Salt Lake City (2002) et Vancouver (2010). Il ne fait pas de ski, le sport national, mais saute à skis depuis un tremplin, une discipline qui ne compte que 200 adeptes en Suisse. Il est un peu agacé par le fait que les médias le décrivent comme un clown étrange (son surnom : « Harry Potter ») : « En Amérique, cela m'a valu une popularité effarante. » Mais les livres et les films du sorcier Harry Potter n'intéressent que peu l'étudiant en ingénierie. Pourquoi ? « Cela ne m'attire pas, c'est tout. Pour moi, c'est trop commercial. »



1973

Secretariat

Beaucoup le considèrent comme le meilleur cheval de course de tous les temps. En 1973, Secretariat a remporté la Triple couronne : le Kentucky Derby, les Preakness Stakes et les Belmont Stakes. Lors de ces derniers, il l'emporte de 31 longueurs, ce qui est l'une des plus grandes performances sportives de tous les temps. A sa mort en 1989, une autopsie a permis de constater qu'il avait littéralement un grand cœur. Un cœur de cheval normal pèse environ 3,2 kilos, le sien pesait 9,6 kilos.



Photos : Olivier Multiaup, dpa Picture-Alliance, Keystone | Bettmann, Corbis | Richard Mackson, Sports Illustrated, Getty Images

1989

Joe Montana

Il est le joueur de football américain le plus populaire de tous les temps et se distinguait par sa capacité à relancer des matches apparemment perdus. Le Super Bowl XXIII est entré dans la légende quand son équipe des San Francisco 49ers devait encore gagner 92 yards sur les Cincinnati Bengals peu avant la fin et marquer un touchdown. Joe « Cool » a tranquillement mené ses coéquipiers à la victoire, cherchant du regard les célébrités présentes dans le public.

1958

Pelé

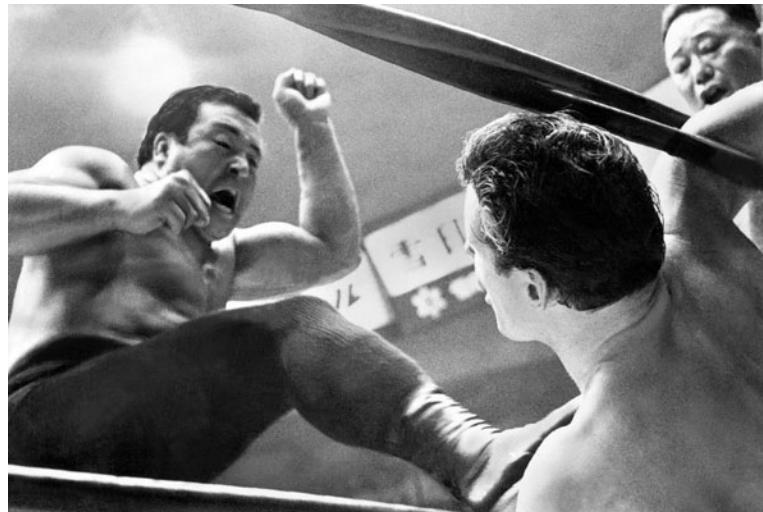
La Coupe du Monde en Suède a été le début d'une carrière au cours de laquelle Pelé a marqué 1281 buts et remporté trois titres de champion du monde. Par comparaison : Lionel Messi n'a pas encore marqué 300 buts et n'a gagné aucune Coupe du monde. Pelé a marqué en Suède six buts, a pleuré sans retenue à la remise des prix et lié le numéro 10 à son nom pour toujours.



1963

Rikidōzan

Il est au Japon ce que le « miracle de Berne » est à l'Allemagne : dans les années 1950, Rikidōzan a tiré son pays de la profonde dépression d'après-guerre. Grâce à sa série de victoires contre les catcheurs américains professionnels diffusées à la télévision dans tout le pays, la nation a pris conscience de sa propre valeur. Et le fait que l'issue des combats ait été entendue au préalable n'a joué aucun rôle.



1908

Dorando Pietri

Lors du marathon olympique, l'Italien est entré le premier dans le stade. Il était tellement déshydraté qu'il est d'abord parti dans la direction opposée et s'est effondré plusieurs fois ensuite. Quand il est tombé pour la cinquième fois dans les deux cents derniers mètres, les juges l'ont aidé à franchir la ligne d'arrivée. Dorando Pietri a été disqualifié et est entré dans l'histoire comme un héros tragique.



1948

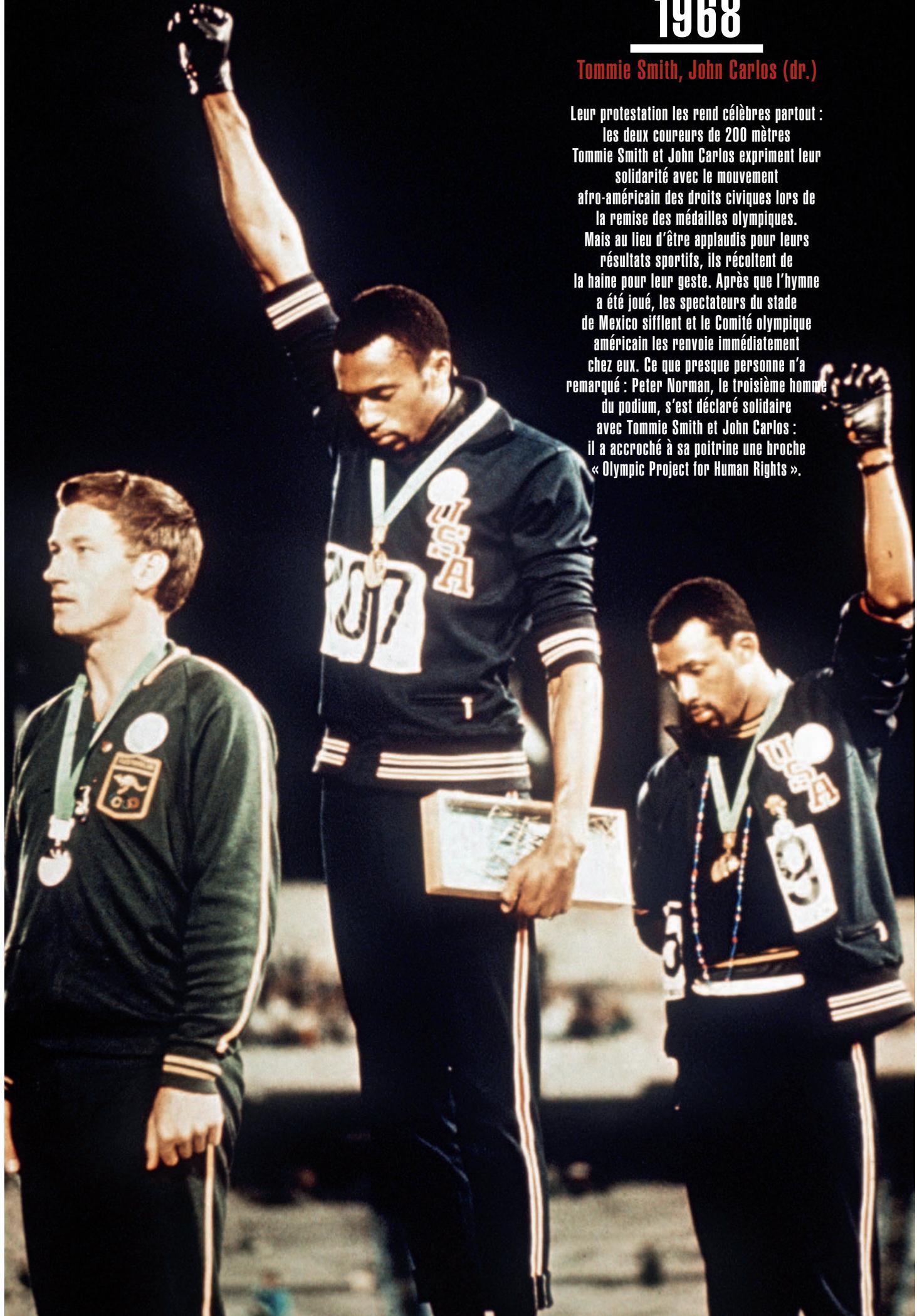
Fanny Blankers-Koen

Avec 21 records du monde dans six disciplines différentes, la Néerlandaise est l'une des athlètes qui a remporté le plus de succès. Aux Jeux olympiques de 1948, la « femme au foyer volante » a pris quatre fois le départ et remporté quatre fois l'or. Elle n'avait pas de nounou. Ses deux enfants l'accompagnaient au stade et jouaient sur le côté.

1968

Tommie Smith, John Carlos (dr.)

Leur protestation les rend célèbres partout : les deux coureurs de 200 mètres Tommie Smith et John Carlos expriment leur solidarité avec le mouvement afro-américain des droits civiques lors de la remise des médailles olympiques. Mais au lieu d'être applaudis pour leurs résultats sportifs, ils récoltent de la haine pour leur geste. Après que l'hymne a été joué, les spectateurs du stade de Mexico sifflent et le Comité olympique américain les renvoie immédiatement chez eux. Ce que presque personne n'a remarqué : Peter Norman, le troisième homme du podium, s'est déclaré solidaire avec Tommie Smith et John Carlos : il a accroché à sa poitrine une broche « Olympic Project for Human Rights ».





1988

Greg Louganis

Jeux olympiques d'été, Séoul. Le plongeur le plus élégant de tous les temps s'élançait du tremplin de trois mètres pour un double saut périlleux et demi. Soudain, un murmure teinté de stupeur envahit le stade : l'Américain vient de heurter le tremplin de la tête. Il sort assommé de la piscine et fait soigner ses plaies. Ce que le médecin qui le traite sans gants ne sait pas à ce moment-là : Greg Louganis est séropositif. Il avait caché sa maladie, certainement par peur d'être écarté et s'est fait par la suite beaucoup de reproches à ce sujet. Greg Louganis se reconcentre déjà pendant les soins sur la compétition et saute quelques minutes après pour sa quatrième médaille d'or olympique.

1980

Björn Borg

Il a révolutionné la technique de jeu au tennis. Sa forme était si parfaite que ses adversaires ne se souviennent pas de l'avoir jamais vu respirer avec difficulté. Et il était si cool qu'on l'a surnommé « Ice Borg ». Ce calme ne lui a jamais autant servi que lors de la légendaire finale de Wimbledon en 1980 contre John McEnroe. Le Suédois menait 2 sets à 1 et a dû disputer un tie-break au quatrième set. LE tie-break pour beaucoup, un échange dramatique de balles de set et de match qui a duré 34 points et 22 minutes et a été remporté par John McEnroe 18 à 16. Au lieu de s'effondrer, Björn Borg a joué un brillant cinquième set. Après 3 heures 52 minutes, il est tombé à genoux, soulagé : il était le premier à avoir gagné Wimbledon cinq fois de suite.



1984

Nawal El Moutawakel

C'est à 22 ans que Nawal El Moutawakel a créé une « petite révolution », comme elle l'a dit elle-même plus tard. Aux Jeux olympiques de Los Angeles, la Marocaine gagne le 400 mètres haies et devient ainsi la première gagnante venue d'Afrique et d'un pays musulman. Le roi Hassan II ordonna que toutes les filles nées ce jour-là portent son nom.

Aujourd'hui, Nawal El Moutawakel est un membre dirigeant du CIO et passe pour la femme la plus puissante du sport olympique.



Photos: dpa Picture-Alliance, Keystone | Marc Francotte, TempSport, Corbis | Mary Evans Picture Library, Interfoto

1987

Pirmin Zurbriggen

Il a gagné quatre fois la Coupe du monde de ski alpin et des courses dans les cinq disciplines : le Valaisan est le skieur suisse le plus extraordinaire de tous les temps. Mais c'est une guérison miraculeuse qui a fait de lui un mythe. Peu avant les Championnats du monde de Crans-Montana en 1987, il se casse le ménisque gauche. Le lendemain, le « Tagesschau » suit Pirmin Zurbriggen qui est emmené au bloc opératoire, où son genou est opéré grâce à la nouvelle méthode de l'arthroscopie. Trois semaines plus tard, le « genou de la nation » remporte deux médailles d'or et une d'argent aux Championnats du monde.



1936

Jesse Owens

Les Jeux olympiques de Berlin devaient confirmer les théories raciales des nazis. Jesse Owens, descendant d'esclaves de l'Alabama, a anéanti cet objectif en gagnant quatre médailles d'or. Il est devenu un personnage historique, mais le président américain Roosevelt ne l'a pas félicité par écrit et ne l'a jamais invité à la Maison Blanche. A son retour dans son pays, il commence à se produire dans la province contre des chevaux de course, des lévriers et des motos. Plus tard, il s'en est excusé : « C'était dur de descendre des sommets olympiques et de se produire contre des animaux, mais il fallait bien survivre, on ne peut pas manger les médailles d'or. »



Photo : François Xavier Marti, AFP Photo

2011

Michael Phelps



Il a commencé à nager à sept ans pour canaliser son excès d'énergie parce qu'on lui avait diagnostiqué un TDAH. A 15 ans, il établit son premier record du monde ; à 16 ans, il est champion du monde et remporte à 19 ans six fois l'or olympique. Ensuite, il y a eu les Jeux olympiques de 2008 : Michael Phelps décroche huit médailles d'or, devenant l'athlète olympique le plus médaillé de tous les temps. Sa victoire dans la septième course s'est jouée à un millième de seconde et a été très controversée. Les chronométrateurs ont ensuite reconnu que son concurrent Milorad Čavić avait touché le bord en premier. Mais il ne l'aurait pas touché assez fort pour être enregistré.

2001

Tiger Woods

En 2001, quand Tiger Woods a gagné l'US Masters à Augusta, son talent exceptionnel a fait l'unanimité : il est le premier à avoir gagné les quatre tournois majeurs à la suite. Son jeu a changé le golf moderne et le Californien est devenu le sportif le mieux payé de tous les temps. Revenus totaux : plus d'un milliard de dollars.

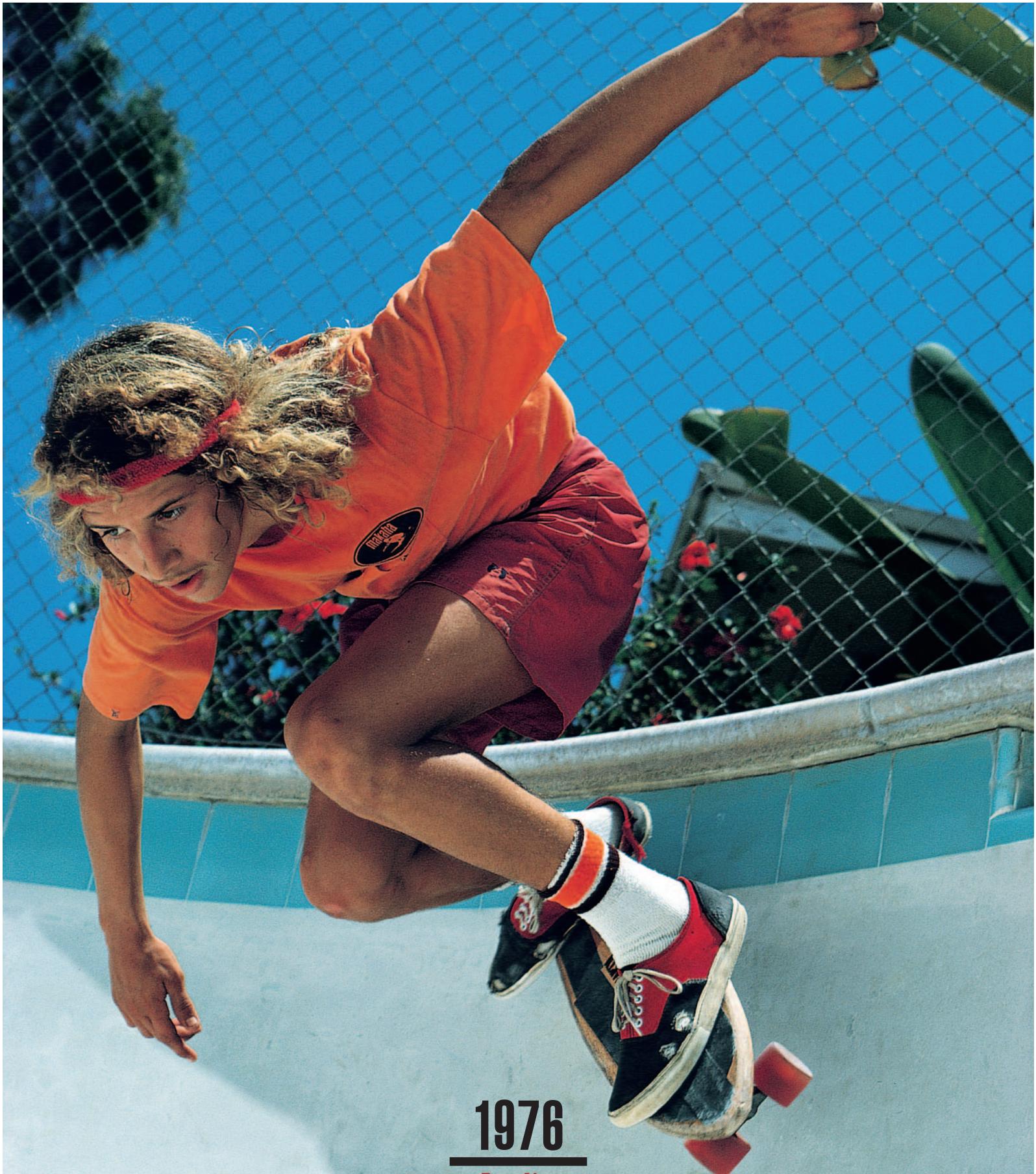


Photos : Fred Vuich, Sports Illustrated, Getty Images | Blotto | Warren Bolster

2008

Terje Håkonsen

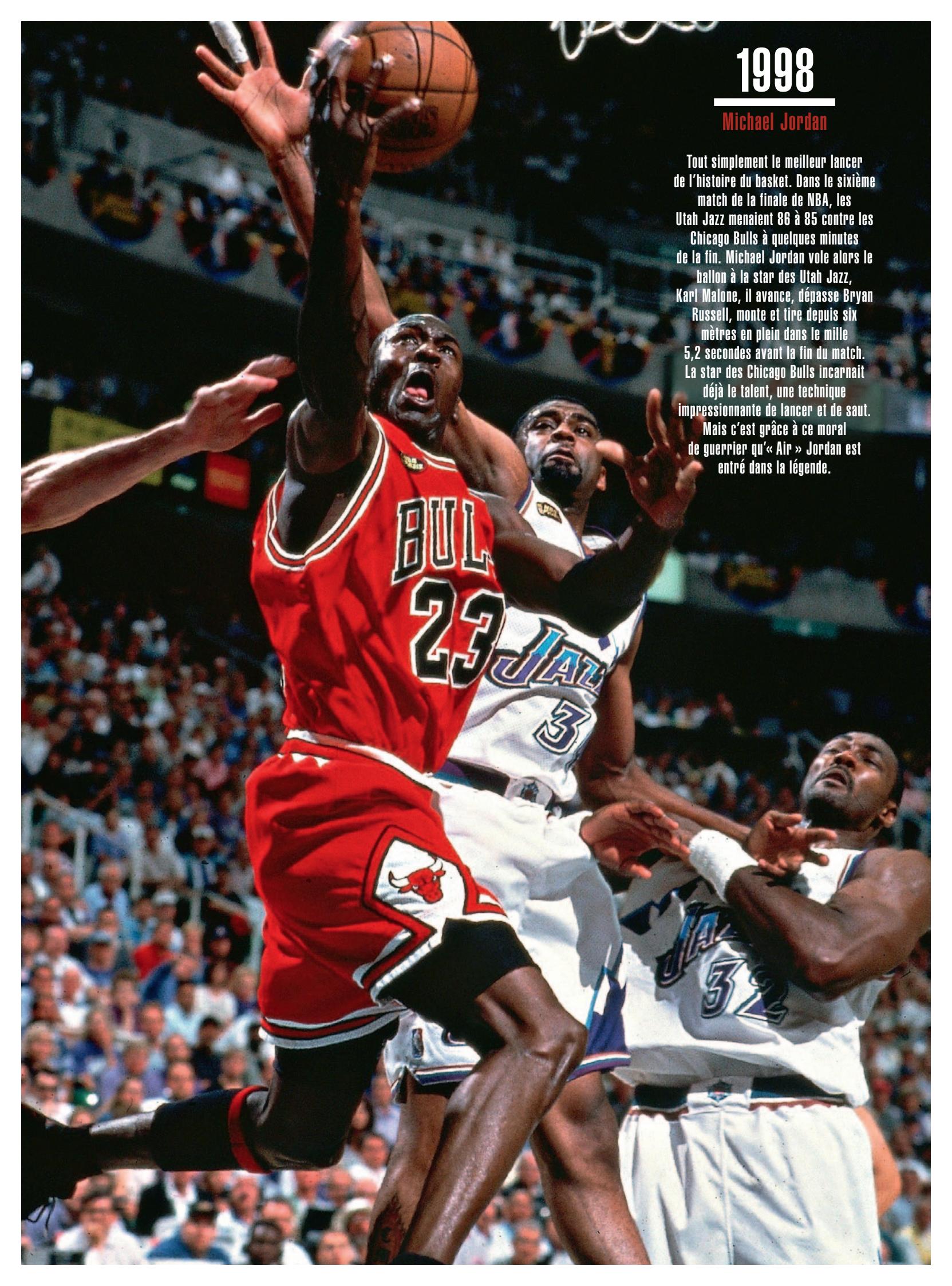
Il y a trente ans que le snowboard a conquis la planète, et l'icône de cet exploit s'appelle Terje Håkonsen. Depuis son boycott des Jeux de 1998, le snowboarder âgé aujourd'hui de 37 ans est honoré presque religieusement comme le vrai gardien de la pureté du snowboard. Le Norvégien avait un talent d'exception. Ses sauts ont fixé de nouvelles références et il a dominé les compétitions. Même le légendaire slalom du mont Baker ne lui paraissait pas assez stimulant. Il l'a donc parcouru en marche arrière et a gagné.



1976

Tony Alva

« Mad Dog », son nom de guerre, incarne le caractère cool du sport et de l'homme qui a révolutionné le skateboard dans les années 1970 : si on avait l'habitude de se tenir bien droit sur la planche et de faire des figures propres, Tony Alva s'est accroupi sur son skate, les bras écartés, comme son modèle, un surfer hawaïen. On lui accorde l'honneur d'avoir été le premier à faire une figure aérienne. Tony Alva et son équipe Zephyr ont développé le « vert style », le skateboard vertical, en surfant dans des piscines vides et en sautant, anticipant ainsi l'idée du halfpipe.

A dynamic photograph capturing Michael Jordan in mid-air, performing a jump shot. He is wearing his iconic Chicago Bulls jersey number 23. The ball is suspended in the air just above his hand. Two Utah Jazz players are visible: Karl Malone, wearing number 32, is positioned directly beneath him, and John Stockton, wearing number 12, is to the right, also reaching for the ball. The background shows a packed stadium with spectators.

1998

Michael Jordan

Tout simplement le meilleur lancer de l'histoire du basket. Dans le sixième match de la finale de NBA, les Utah Jazz menaient 86 à 85 contre les Chicago Bulls à quelques minutes de la fin. Michael Jordan vole alors le ballon à la star des Utah Jazz, Karl Malone, il avance, dépasse Bryan Russell, monte et tire depuis six mètres en plein dans le mille 5,2 secondes avant la fin du match.

La star des Chicago Bulls incarnait déjà le talent, une technique impressionnante de lancer et de saut. Mais c'est grâce à ce moral de guerrier qu'« Air » Jordan est entré dans la légende.

1984

Jayne Torvill, Christopher Dean

Les figures libres du couple de danseurs de génie Torvill/Dean sur la musique du « Boléro » de Maurice Ravel sont célèbres dans le monde entier et sont même devenues un clip dans les hit parades. Aux Jeux olympiques d'hiver de Sarajevo, ils ont obtenu pour ces figures la note idéale de 6,0 neuf fois pour la présentation ; c'est la seule fois que ce résultat a été atteint. Leur prestation a été l'un des événements les plus populaires de l'histoire du sport d'outre-Manche : 24 millions de Britanniques l'ont suivie sur leur écran.



Photos : John Biever, Sports Illustrated, Getty Images | Jean-Yves Ruszniewski, TempSport, Corbis | Andy Lyons, Getty Images

2009

Usain Bolt

Ce fut presque un choc. Quand il a franchi la ligne le 16 août 2009 à 21h43 dans le stade olympique de Berlin, les spectateurs ont été témoins d'un moment historique : 9,58 secondes sur le tableau d'affichage, un record que l'on croyait presque impossible. Où se trouve la limite ? « Je crois que ça s'arrêtera vers 9,4 secondes. Mais on ne sait jamais, avec moi tout est possible », a déclaré le Jamaïcain. Il ne reste qu'à espérer que le plus grand sprinter de tous les temps soit vraiment ce qu'il semble être.

1972

Bobby Fischer

Le « match du siècle » des Championnats du monde en Islande commença mal pour le jeune génie des échecs.

Bobby Fischer fit une erreur de débutant, perdit la première partie et ne se présenta même pas à la deuxième : les nombreuses caméras le dérangeaient, affirma-t-il. Henry Kissinger, conseiller à la sécurité du président Nixon, l'implora de continuer à jouer. Et son adversaire, le champion du monde en titre Boris Spassky, se déclara finalement prêt à jouer la troisième partie dans une petite pièce, sans spectateurs. Une erreur. Bobby Fischer débuta avec des ouvertures qu'il n'avait jamais utilisées et balaya un Boris Spassky consterné $12\frac{1}{2}$ à $8\frac{1}{2}$. Il mit ainsi fin à 24 ans de domination soviétique et fut fêté aux Etats-Unis comme un héros de la Guerre froide.







1990

Kelly Slater

Rarement un sportif a marqué à ce point son sport. Kelly Slater a gagné onze titres de champion du monde jusqu'ici et a été le premier à obtenir

20 points (le score maximum dans les deux manches d'une finale). Il fait depuis longtemps partie du show business. Il a été lié au mannequin

Gisele Bündchen et a joué dans la série américaine « Alerte à Malibu ».

En 2010, la Chambre américaine des représentants l'a honoré pour ses « services extraordinaires et sans égal rendus au monde du surf et en tant qu'ambassadeur du sport et exemple à suivre ». Kelly Slater a maintenant 40 ans. Sa place actuelle au classement mondial : numéro un.

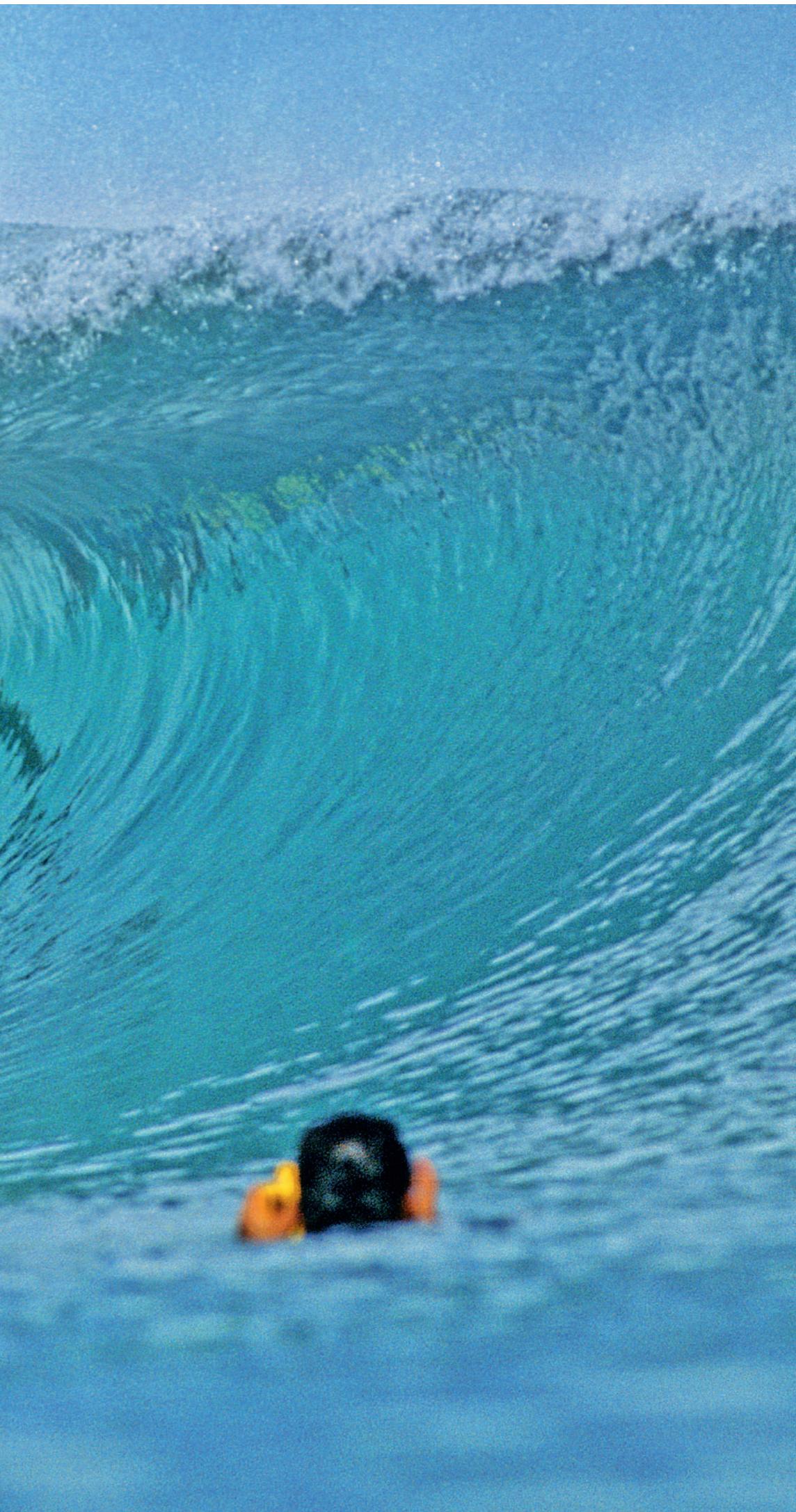


Photo : Jeff Divine

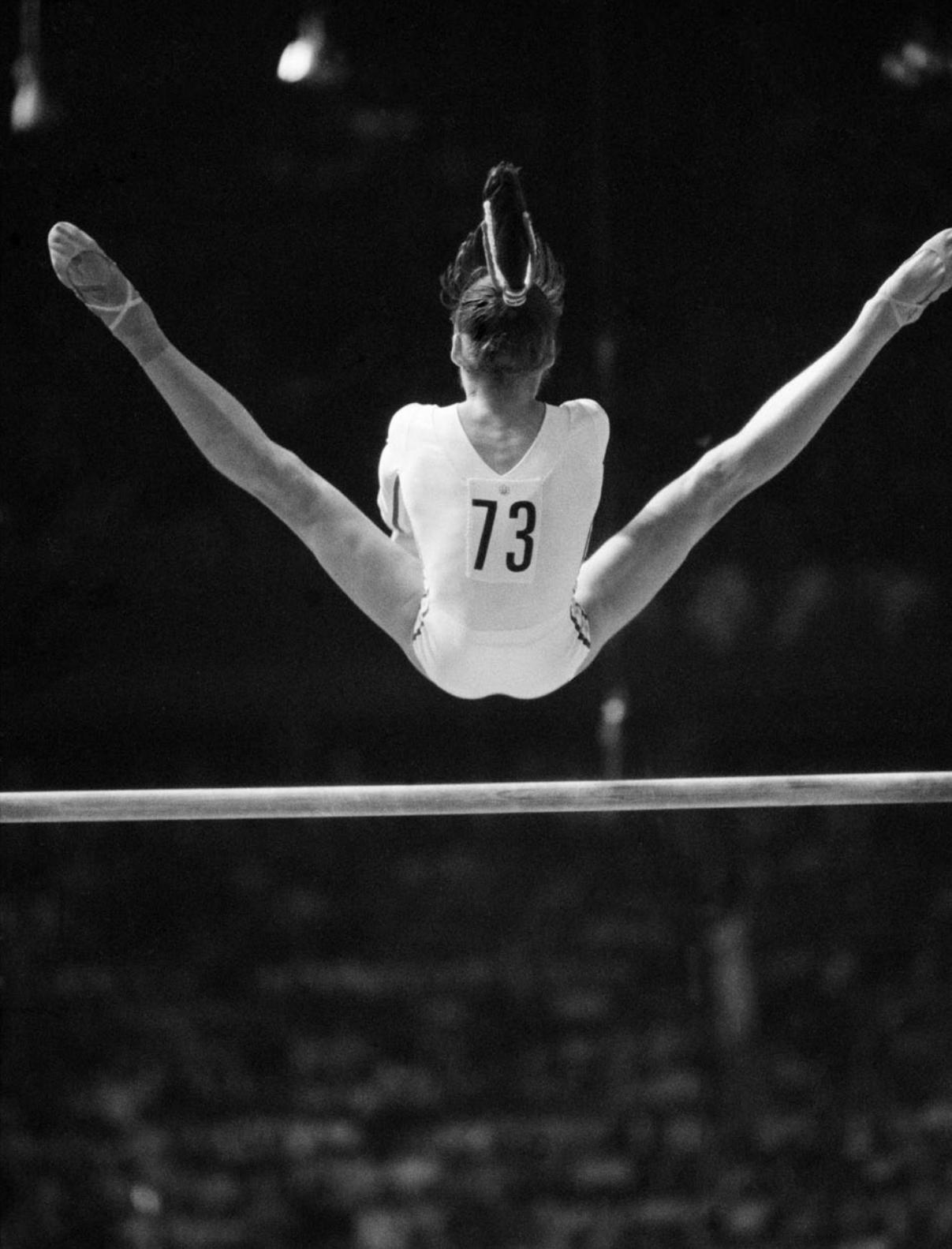


Photo : Raymond Depardon, Magnum Photos

1976

Nadia Comănci

Une jeune fille gracieuse (1,50 mètre, 39 kilos) venue de Roumanie a attiré l'attention sur elle pour la première fois aux Championnats d'Europe de 1975 en gagnant quatre médailles d'or. Un an plus tard, aux Jeux olympiques d'été de Montréal, Nadia Comănci est entrée dans la légende. Pour sa prestation aux barres asymétriques, la gymnaste de quatorze ans a obtenu 10,0. La note a été affichée comme un 1,00, car le tableau ne pouvait afficher deux chiffres. Pourquoi ? La note maximum de 10,0 passait pour inatteignable et n'avait jamais été donnée. Dans la foulée, elle a obtenu lors de ces Jeux six autres notes parfaites et a gagné trois médailles d'or, une d'argent et une de bronze.



1986

Diego Maradona

Lors du quart de finale de Coupe du monde entre l'Argentine et l'Angleterre, le score était de 1 à 0. Jusqu'à la 55^e minute : Maradona se lança dans une course solitaire de 60 mètres et marqua le but du siècle. Personne ne l'a dit aussi bien que le commentateur radio Víctor Hugo Morales : « Ta, ta, ta ... Goooooaal ... Je vais pleurer ... Seigneur, vive le football !

Un but merveilleux de Diegooo ... Maradona ... je dois pleurer, excusez-moi ...

Maradona dans un solo épique, l'enchaînement des enchaînements ... comète cosmique :

de quelle planète es-tu venu pour laisser en chemin autant d'Anglais ? ... Diego !

Diego ! Diego Armando Maradona ! Merci mon Dieu – pour le football, pour Maradona, pour ces larmes, pour cet Argentine 2, Angleterre 0. »



Photo : Neil Leifer, Sports Illustrated, Getty Images

1965

Mohamed Ali

Quand le « sportif du siècle » (IOCO) combattit aux Championnats du monde de 1964, il s'appelait encore Cassius Clay. Il avait déjà le surnom de « The Louisville Lip », parce qu'il se montrait volontiers grande gueule, mais contre Sonny Liston, le boxeur de 22 ans était un outsider et 43 des 46 journalistes présents misaient sur sa défaite. Cassius Clay l'emporta et cria aux reporters son célèbre « I'm the greatest ». Le 25 mai 1965, Cassius Clay, rebaptisé entre-temps Mohamed Ali, vint à Lewiston pour la revanche. Dès le premier round, Sonny Liston fut mis au tapis et perdit le combat par K.O. Beaucoup de spectateurs soupçonnèrent une fraude. Mais au ralenti, on vit que Mohamed Ali avait lourdement touché Sonny Liston. Ces coups rapides entreront dans l'histoire sous le nom de « Phantom Punch ».

**“Float like
a butterfly,
sting like
a bee. His
hands can’t
hit what
his eyes
can’t see.”**

Mohamed Ali



Giulia Steingruber, 18 ans : « Je place toute ma volonté et toute mon ambition dans le sport. »

L'enfant prodige

Giulia Steingruber a été élue « Newcomer de l'année » lors des Credit Suisse Sports Awards. Un grand honneur pour cette jeune gymnaste si remarquable dans la discipline du saut qu'une figure porte déjà son nom.

Texte : Andreas Schiendorfer

Cette jeune fille enthousiasme le public de la Fürstenlandhalle. Du haut de ses onze ans, Giulia Steingruber déclare au présentateur Jörg Stiel lors de l'élection du nouveau talent sportif 2005 à Gossau : « Plus tard, je voudrais participer aux Championnats du monde et aux Jeux olympiques. » Elle vient de remporter le titre de championne de sa classe d'âge avec deux de ses camarades.

Aujourd'hui, sept ans et 5 000 heures d'entraînement plus tard, Giulia Steingruber compte parmi les favorites dans sa discipline de prédilection, le saut, aux Jeux olympiques de Londres, et elle a toutes les chances de son côté. Grâce à la grande gymnaste Ariella Käslin, la Suisse s'est imposée comme une nation de gymnastes auprès des juges. Les spécialistes, quant à eux, estiment que Giulia Steingruber a encore plus de talent qu'Ariella Käslin, car elle se déplace merveilleusement et sa puissance de saut est énorme. En 2010, elle a réalisé son premier rêve d'enfant en participant aux Championnats du monde. « J'étais terrifiée, se souvient Fabiola, sa mère. Huit semaines auparavant, elle s'était déchiré trois ligaments du pied droit lors d'un exercice au sol. » Mais Giulia s'est imposée, une fois de plus. L'année suivante, son potentiel hors normes a été confirmé par une sixième place aux Championnats d'Europe et une cinquième place aux Championnats du monde. Des résultats récompensés par le titre de Newcomer de l'année lors des Credit Suisse Sports Awards 2011. En mai 2012, elle a

atteint son objectif aux Championnats d'Europe : en remportant le bronze au saut, elle a gagné sa première médaille dans une grande manifestation.

Cette carrière de rêve n'a rien d'une évidence, car Giulia Steingruber a débuté tard et ne se prédestinait pas à la gymnastique. « Ma femme et moi étions passionnés de football, explique Kurt, son père. Mais nous n'aurions jamais songé à pousser Giulia dans cette direction, et honnêtement, nous n'y serions pas arrivés. » Petite déjà, Giulia Steingruber est fascinée par les costumes à paillettes. Elle commence les agrès à six ans ; à sept ans, elle change pour la gymnastique artistique parce qu'elle veut réussir les mêmes figures que sa voisine. A neuf ans, elle est sélectionnée dans le cadre jeunesse ; l'entraînement est alors de plus en plus intense et il faut bientôt prendre une décision clé. A quatorze ans, bien trop tôt au goût de ses parents, Giulia part s'installer très loin, à Macolin, où se trouve le centre d'entraînement national. « Pour moi, c'était naturel. Je mets toute ma volonté et toute mon ambition dans le sport, je m'investis

totalelement », dit-elle en riant. Un rire naturel et communicatif. « Le sport m'apporte tellement. Quand je réalise un double salto, je vis une apesanteur sans pareille. Facebook, à côté, est d'un ennui profond... » Cette vision des choses est bien sûr édulcorée. Pour atteindre les sommets mondiaux de la gymnastique artistique, il faut faire beaucoup de sacrifices, s'astreindre à une discipline de fer, supporter des heures de solitude. Entre 25 à >

« Quand je réalise un double salto, je vis une apesanteur sans pareille. »



« Je fais de la gymnastique pour moi. »

➤ 30 heures d'entraînement et 15 heures d'école, il ne reste pas beaucoup de temps libre. Mais elle affirme avoir trouvé son équilibre. Dans un premier temps, arrêter l'école l'a aidée, ainsi que de vivre dans une famille d'accueil à Biel avec ses collègues Sarina Gerber et Jessica Diacci.

Dès que possible, elle rentre pour les week-ends chez elle à Gossau. «J'ai eu une enfance tout à fait normale», explique Giulia, qui adore le ski et le snowboard. Elle se rappelle avec plaisir ses vacances au ski à Obersaxen avec d'autres familles de Gossau, ou les baignades à Romanshorn, près du lac de Constance. Elle parle aussi de sa sœur Désirée, lourdement handicapée, qui vit aujourd'hui dans un foyer spécialisé et vient à la maison un week-end sur deux. «Bien sûr, ce serait super de pouvoir discuter ensemble. Mais je n'ai jamais ressenti cette situation comme une difficulté», déclare-t-elle. Et j'ai toujours envie ses magnifiques yeux bleus.»

Obligée d'être autonome

Cette situation particulière a beaucoup influencé la carrière de Giulia. D'une part, Désirée a soudé la famille; d'autre part, les soins dont sa sœur avait besoin ont poussé Giulia à être autonome. Elle a appris très tôt à prendre seule des décisions, et peut-être le sport était-il pour elle un moyen de gagner l'attention de ses parents d'une façon différente. Ces derniers sont présents à ses côtés dans toutes les compétitions importantes, et ils sont confortés dans cette démarche quand Giulia déclare en interview: «Je suis contente que mes parents soient dans le public. Mais cela ne change rien à ma performance, car je le fais pour moi.»

La nuit précédant une compétition, elle ne dort généralement pas assez. Elle refait son exercice dans sa tête, peaufine les détails de la boucle avant, du salto avant enchaîné avec une pirouette et demie dans la deuxième phase en vol. Et peut-être qu'une nuit, Giulia rêvera cette fois d'une double pirouette. Ce ne serait plus un «saut Chusovitina», mais un «Steingruber», comme la figure de sortie à la poutre qui porte son nom. Mais son heure viendra, cela ne fait aucun doute, et peut-être déjà à Londres. <

Giulia Steingruber (18 ans) est peut-être le plus grand talent de l'histoire de la gymnastique artistique suisse. Elle a été élue «Newcomer de l'année» lors des Credit Suisse Sports Awards 2011.

Credit Suisse Sports Awards

Ce prix récompense depuis 1951 les athlètes suisses pour leurs performances extraordinaires. Voici les lauréats de 2011.



Sarah Meier
Sportive de l'année

Difficile de trouver plus poignant que sa victoire au titre de championne d'Europe : Sarah Meier a remporté sa dernière compétition malgré une préparation très difficile et chez elle, à Berne.



Didier Cuche
Sportif de l'année

Légende du ski, Didier Cuche a dominé les disciplines de vitesse l'hiver dernier. Il a gagné pour la première fois la coupe du monde de descente et aussi celle de super-G, plus la médaille d'argent aux Championnats du monde de descente.



Giulia Steingruber
Newcomer de l'année

Entrée l'an dernier dans l'élite mondiale, Giulia Steingruber a atteint la finale des Championnats du monde et la cinquième place au saut. Elle fait partie des meilleurs espoirs suisses à Londres.



Marcel Hug
Sportif handicapé de l'année

A 25 ans, ce sportif en fauteuil déjà désigné «Newcomer de l'année» en 2004 a gagné une médaille d'or et quatre médailles d'argent aux Championnats du monde, ainsi que le prestigieux marathon de Berlin.



Arno Del Curto
Entraîneur de l'année

Il a gagné un cinquième titre de champion avec le HC Davos et a été désigné meilleur entraîneur pour la deuxième fois depuis 2007. Un honneur que seul Köbi Kuhn a reçu avant lui.



Les joueurs de football de moins de 21 ans
Equipe de l'année

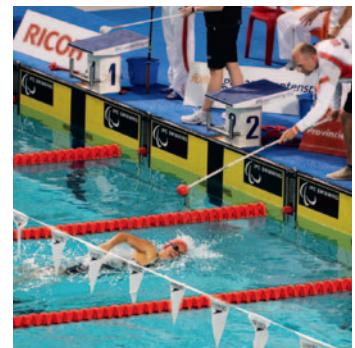
L'équipe nationale des moins de 21 ans a atteint la finale du Championnat d'Europe pour la première fois de l'histoire du football suisse et s'est qualifiée pour les Jeux olympiques 2012.

Sentir l'eau

Chantal Cavin travaille au Credit Suisse et est l'une des meilleures nageuses malvoyantes du monde.
Aux Jeux paralympiques, la Bernoise vise une médaille et même plus.

Texte : Claudia Hager

« Méthodes créatives » : Chantal Cavin montre aux nageurs sans handicap comment faire.



Un assistant touche la tête de Chantal Cavin avec une perche pour qu'elle puisse bien négocier son virage.

Un plongeon vers l'avant. L'eau l'absorbe, la résistance la revigore. Immédiatement, Chantal Cavin commence à avancer. Tour à tour, ses bras s'allongent vers l'avant, repoussent l'eau, sont tantôt en l'air, tantôt dans l'eau. Son battement de jambes est régulier, elle garde le cap. De temps en temps, elle recherche de l'épaule un léger contact avec la ligne. La tension et la nervosité qui l'affaiblissaient avant la compétition se sont dissoutes dans le mouvement. Il ne reste que la volonté de gagner et la joie de la pratique sportive.

De nouveaux mouvements

«En fait, l'eau n'est pas très importante pour moi», raconte Chantal Cavin lors d'un entretien dans un café bernois. Une phrase qui surprend, car elle reste jusqu'à trente heures par semaine dans l'élément liquide. De plus, elle passe cinq à six heures en salle de musculation. La Suisse de 34 ans compte depuis des années parmi les meilleures nageuses malvoyantes du monde. Elle collectionne les succès comme d'autres les timbres, a déjà battu plusieurs records du monde et a décroché des titres de championne du monde. Quel est son secret ? «L'assiduité et la discipline, dit-elle en riant. Je suis très ambitieuse et je poursuis mes objectifs avec persévérance.»

Enfant, Chantal Cavin ressentait déjà le besoin de faire beaucoup de sport et pratiquait régulièrement le judo, quand elle perdit la vue à quatorze ans à cause d'un accident de sport. Par la suite, l'entraînement physique lui manquait et elle se mit par hasard à la natation : «Pendant la rééducation, une enseignante m'a emmenée à la piscine – cela aurait pu être un parcours mesuré, j'aurais quand même été contente. Il fallait surtout que je puisse

refaire du sport.» Très vite, elle ne s'est plus contentée de quelques brasses de temps à autre et a voulu faire partie d'un club et apprendre vraiment le crawl, l'adolescente déterminée ne se laissant arrêter par aucun obstacle. Chantal Cavin n'a pas seulement adhéré au club de natation de Berne, elle a aussi trouvé un entraîneur qui ait la patience de lui apprendre la technique du crawl d'une façon différente. Les mouvements sont appris en général à partir de l'imitation d'un modèle ; il fallait là les transmettre verbalement ou au toucher. «Nous avons été créatifs pour présenter les mouvements, déclare la sportive. Ce qui est intéressant, c'est que nos méthodes ont finalement aidé aussi les nageurs voyants à améliorer leur technique.»

Un groupe d'entraînement unique

Grâce à son endurance et sa persévérance, elle a professionnelisé son style de nage jusqu'à pouvoir s'entraîner avec les meilleurs nageurs voyants. A 19 ans, cinq ans après son accident, elle a participé à sa première compétition. On a l'impression que Chantal Cavin ne connaît pas de limites. «Si, bien sûr qu'il y en a, réplique-t-elle. Ma limite, c'est que je dois pratiquer chaque sport en équipe.» En compétition, deux assistantes sont nécessaires. Ces dernières touchent sa tête avec une perche à l'extrémité du bassin au centième de seconde près pour qu'elle prenne son virage et ne fonce pas dans le mur à pleine vitesse. Si le timing est mauvais, la victoire s'éloigne.

Depuis quelques années, Chantal Cavin s'entraîne dans un petit club qu'elle a contribué à fonder. Ses membres – des sportifs de haut niveau avec ou sans handicap – ont tous le même but : se préparer parfaitement aux Jeux olympiques et paralympiques 2012. «Notre projet est unique, souligne la nageuse. Cela >

A photograph of a woman from the waist up, standing in a body of water. She is wearing a bright blue, one-piece swimsuit and a dark blue swim cap with white text and a logo. Her arms are slightly bent at the elbows, and she is looking directly at the camera with a neutral expression. The water around her is dark and textured, with ripples and reflections. The lighting is soft, creating a calm atmosphere.

« En fait, l'eau n'est pas très importante pour moi. »

› nous passionne de poursuivre ensemble les mêmes objectifs. Nous sommes tous à égalité : l'entraîneur m'en demande autant qu'aux membres voyants de l'équipe. C'est important pour moi. »

La revanche après Pékin

En plus du sport professionnel, l'athlète travaille à 50% comme collaboratrice aux affaires Clientèle entreprises du Credit Suisse. Depuis dix ans déjà. Elle s'oppose ici aussi à un traitement particulier. « Grâce au clavier spécial qui traduit le texte sur l'écran en braille, je peux écrire, lire et naviguer aussi vite que mes collègues. Le client ne remarque rien de mon handicap, explique Chantal Cavin. Je fournis le même travail qu'un voyant, mais il fallait qu'on me laisse la chance de le prouver. Je suis reconnaissante envers mes supérieurs hiérarchiques et mes collègues, qui soutiennent aussi mes ambitions sportives. »

Parfaitement heureuse ? Presque. Après avoir raté le podium de peu à Athènes en 2004 et à Pékin il y a quatre ans, son rêve est de remporter une médaille aux Jeux paralympiques. Ce rêve pourrait devenir réalité à la fin de l'été à Londres. Chantal Cavin a assuré sa place pour la Suisse l'année dernière, mais doit encore se qualifier définitivement fin juin pour les Jeux paralympiques. Elle reste réaliste malgré l'ambition et les rêves de médaille : « A Londres, tout est possible. Tous ceux qui participent, et ils sont très nombreux dans cette discipline, se sont entraînés pendant des années. Or, lors de la finale olympique, à peine une minute est donnée pour convertir tout ce travail en médaille. »

Un nouveau rêve

Quels que soient les résultats cet été, Chantal Cavin a pris une décision : les Jeux paralympiques seront sa dernière compétition. Quinze ans à nager de long en large sont suffisants, sourit-elle. « Je voudrais ensuite pratiquer le triathlon en compétition. » Un défi encore plus complexe pour lequel elle aura besoin de plus d'aide. « Je m'y suis résignée : je n'aime pas trop ne pas être aussi autonome que les autres, mais je fais du sport de haut niveau et je tire satisfaction du mouvement et de la compétition, déclare Chantal Cavin dans son style toujours positif. En plus, je réalise mon rêve d'enfant : je vais participer au légendaire triathlon d'Hawaï. » <

Chantal Cavin (34 ans), devenue aveugle à quatorze ans, compte désormais parmi les meilleures nageuses malvoyantes du monde. En 2010, cette Bernoise a gagné la médaille de bronze aux Championnats du monde. En 2009, elle a été trois fois championne du monde et a établi un nouveau record du monde. Chantal Cavin est employée à mi-temps depuis dix ans comme collaboratrice aux affaires Clientèle entreprises du Credit Suisse.

Des supports techniques dans le handisport

En fonction des limites physiques, des supports techniques ou humains sont autorisés dans le handisport. Six exemples.



Le modèle « Cheetah » : les prothèses spéciales du coureur sud-africain de 400 mètres Oscar Pistorius, qui peut rivaliser avec l'élite mondiale.

Le ballon sonore

Le football et le goalball sont pratiqués par des joueurs malvoyants. Pour garantir l'égalité des chances, les joueurs portent tous des bandeaux sur les yeux. Le ballon sonore produit du bruit grâce à des grelots cousus à l'intérieur, afin que les joueurs le localisent.

Le ski assis

Différents types de skis assis sont utilisés pour le ski alpin, le ski de fond et le biathlon pour les skieurs en fauteuil roulant. Les skieurs alpins utilisent un ski assis high-tech à une planche. Le champion de freeski Josh Dueck a même réussi à effectuer un backflip.

La prothèse en carbone

Grâce aux prothèses de jambe en carbone actuelles, on peut atteindre des temps records. Cela a suscité un débat pour savoir si les sportifs handicapés équipés de prothèses high-tech pouvaient participer aux Jeux avec les sportifs sans handicap. Oscar Pistorius a atteint la norme olympique sur 400 mètres.

La carabine laser

Afin que les biathlètes malvoyants puissent viser, ils utilisent une carabine laser avec un système d'orientation acoustique intégré. Un son plus ou moins fort retentit dans le casque en fonction de la proximité avec le centre de la cible.

La mini-luge

Au hockey sur luge, les sportifs sont assis sur une mini-luge et utilisent deux courts bâtons aux bouts pointus. La plupart des règles sont celles du hockey sur glace, mais la durée de jeu est réduite à trois fois quinze minutes.

Le guide

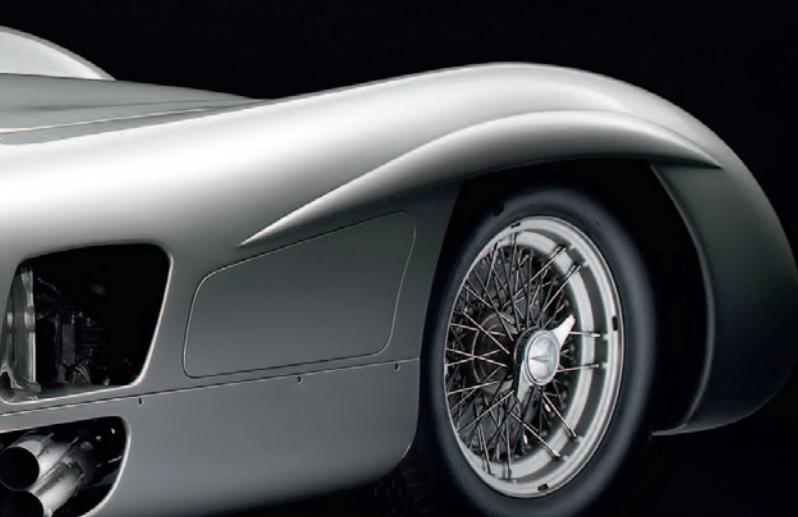
Les athlètes peuvent compter sur l'aide d'un assistant, qui leur donne par exemple un signal sonore au saut en longueur pour qu'ils puissent prendre précisément leur élan. Le guide (caller) est utilisé dans toutes les disciplines techniques.

La couleur de la victoire

Ce n'est pas toujours l'or : la Flèche d'argent a dominé jadis le sport automobile, devenant une véritable légende.
L'histoire d'un mythe.

Texte : David Staretz





La Flèche d'argent fait partie de ces merveilles inscrites dans la mémoire collective – bien que peu de gens sachent vraiment ce que recouvre le terme, on incline la tête d'un air complice : respect pour la grande époque et les grands noms, Kling, Fangio, Moss, Caracciola. Et Neubauer, le directeur de course avec son chronomètre ? Bien sûr ! En fait, on n'a jamais vraiment déterminé d'époque pour les Flèches d'argent, car la dernière se poursuit encore aujourd'hui grâce à un marketing soigné.

Flèche d'argent : on dirait presque un titre de western. C'est une incitation à la légende, que l'on évoque volontiers quand l'histoire paraît presque trop belle pour être vraie : au soir du Grand Prix de l'Eifel de 1934, alors que les bolides blancs pesaient un kilo de trop, Neubauer a ordonné de poncer les W25 pour qu'elles soient moins lourdes, mettant ainsi au jour la carrosserie en aluminium argentée.

Fait incontestable : Manfred von Brauchitsch a gagné la course avec son bolide roulant à 280 km/h et entamé ainsi une série de victoires inégalée. Et ce sont des journalistes enthousiastes qui l'ont fait entrer dans la légende en créant le concept poétique de Flèche d'argent allemande (qui incluait au départ aussi les bolides de l'Auto Union, qui a quitté le sport automobile en 1939).

La Flèche d'argent est plus qu'une voiture. C'est un mythe. Un héros du sport. Un honneur décerné à peu de véhicules.

Pour saisir ce mythe, il faut comprendre l'époque où il est né. Le sport automobile était alors, comme tous les sports, fortement marqué par le nationalisme ; la victoire d'un compatriote ou d'un produit national signifiait la victoire de la nation. Bien sûr, il y avait un grand intérêt politique à la victoire d'un fabricant automobile allemand, par exemple. On pouvait donc compter sur les subsides de l'Etat. >



L'élégance éternelle : Hanns Geier au Nürburgring en 1935 (en haut) et Juan Manuel Fangio au Grand Prix d'Angleterre en 1955.

On peut aujourd'hui à peine imaginer les progrès techniques de cette époque. Ainsi, le moteur suralimenté de type W125 atteignit 637 CV – un niveau de puissance qu'on a retrouvé en Formule 1 dans les années 1980 (également avec des moteurs suralimentés). En 1937, la vitesse de pointe de 300 km/h est atteinte, les records de vitesse visés s'élèvent à 400 km/h. La Mercedes-Benz (argentée) T80 et ses légendaires 3 000 CV auraient pulvérisé tous les records si l'entrée en guerre n'avait pas mis fin à ces projets.

Mais en 1938, la Mercedes-Benz W154 développée avec un compresseur V12 refroidi au glycol à la suite du nouveau règlement des moteurs trois litres constitue l'apogée du progrès de l'époque. C'est la Flèche d'argent qui a connu le plus grand succès, victorieuse sur de nombreux circuits et courses de côtes. Elle a notamment gagné les Championnats du monde de 1938 (Rudolf Caracciola) et de 1939 (Hermann Lang).

Le constructeur souabe a donné une autre démonstration de sa supériorité technique avec le modèle W165, version réduite de la W154, qui n'a couru qu'une fois au Grand Prix de Tripoli dans la catégorie des voiturettes d'un litre et demi de cylindrée. (Cette course dans la colonie italienne avait été prévue pour favoriser les participants locaux avec Alfa Romeo, Maserati et l'Anglais ERA.) En moins de huit mois, le premier moteur V8 de l'histoire de l'entreprise était créé. Avec deux arbres à cames par cylindre et quatre soupapes par chambre de combustion, le moteur a une puissance de 264 CV. Les experts considèrent les W165 de «Tripoli» comme les voitures de course les plus inhabituelles jamais construites par Daimler-Benz. Le succès ne s'est pas fait attendre : Lang et Caracciola ont remporté une double victoire lors de la prestigieuse course. Les circonstances extérieures et les stratégies internes ont empêché d'autres apparitions de la petite Flèche d'argent.

Des années d'après-guerre couronnées de succès

Après la guerre, la Flèche d'argent a connu une nouvelle époque de gloire. Cela n'a certes pas duré longtemps, mais elle a remporté des succès grandioses. La W196 construite avec une carrosserie enveloppante (mais plutôt utilisée comme monoplace avec les roues découvertes), a remporté le 4 juillet 1954 le Grand Prix de Reims dès sa première apparition. La nouvelle recrue de Mercedes, Juan Manuel Fangio, qui voulait devenir champion du monde et avait disputé la première partie de la saison sur Maserati, a battu Karl Kling de façon impressionnante (alors que Hans Herrmann réalisait le meilleur tour de la course avec des fuites de carburant). «Nous n'avons vu les concurrents ce jour-là qu'au départ et dans les manœuvres de dépassement», raconta plus tard Fangio. Il remporta trois autres courses et le Championnat du monde ; la série de victoires se poursuivit en 1955, complétée par Stirling Moss.

C'est également dans cet ordre qu'ils terminèrent le Championnat du monde cette année-là. Toujours en 1955, Mercedes remporta également la victoire légendaire des Mille Miglia. Moss et Jenkinson effectuèrent 1600 kilomètres à la vitesse moyenne de 157,65 km/h, ce qui était clairement plus risqué qu'il n'y paraît aujourd'hui. La voiture au numéro 722 (d'après son heure de départ, sept heures vingt-deux) est considérée aujourd'hui comme la pièce de collection la plus chère sur le marché des voitures de course.

Le moteur de type 300 SLR (baptisé par son constructeur le «coupé Uhlenhaut») a remporté entre autres la Targa Florio – une autre course qui était sinon dominée par les Italiens. Mercedes remporta aussi le championnat des voitures de sport de l'année. Une

Mercedes était en tête lorsque Pierre Levegh fut catapulté dans le public avec sa 300 SLR lors des 24 heures du Mans. Ce fut l'accident le plus meurtrier de l'histoire du sport automobile, 84 spectateurs trouvèrent la mort en plus du pilote. Huit heures plus tard, Mercedes retira toutes les voitures de la course. A la fin de la saison, Mercedes abandonna le sport automobile, une décision déjà prise quelques mois auparavant, car tout ce qui pouvait être gagné l'avait déjà été.

Retour sur les circuits

Que sont devenues les voitures légendaires ? Elles sont nombreuses à avoir survécu, Mercedes ayant eu plus de chance qu'Audi. Stuttgart se trouvait en zone américaine, ce qui a permis de meilleures conditions pour récupérer et conserver les bolides cachés dans les garages et les entrepôts. Les quatre W25 restantes ont été parfaitement restaurées par Mercedes et se trouvent au musée ou sont parfois exposées lors d'événements. Comme au légendaire Goodwood Revival en septembre prochain, où on attend les Mercedes W25, W125, W154 et W165 ainsi que les bolides d'Auto Union des types C et D. La voiture avec laquelle von Brauchitsch a gagné le Grand Prix de l'Eifel a été offerte par Mercedes-Benz au début des années 1960 au Musée suisse des transports de Lucerne. Cinq des onze W125 construites (1937) existent encore, l'une d'entre elles est passée par la Pologne et le Japon avant d'arriver entre les mains de son propriétaire actuel : le patron de la Formule 1 Bernie Ecclestone.

Comme Alfred Neubauer pensait que la guerre serait brève et avait envoyé les voitures en sécurité à l'Est en raison du pacte de non-agression, de nombreux véhicules ont, après des détours, refait surface à travers la Roumanie, la Tchécoslovaquie ou encore la Pologne. On ne peut pas savoir quelle serait la valeur d'une Flèche d'argent si elle était mise en vente. Les acheteurs potentiels doivent se contenter de modèles réduits de Märklin ou de Schuco.

En 1994, Mercedes est revenu sur les circuits, en 1997 il s'est engagé avec McLaren et le mythe de la Flèche d'argent est revenu au goût du jour. Même les paquets de cigarettes du sponsor ravivaient la vieille flamme et étaient argentés. Avec la McLaren Mercedes MP4/13, Mika Häkkinen a pu défendre victorieusement son titre de champion du monde 1998 lors du Grand Prix du Japon à Suzuka en 1999. En 2008, Lewis Hamilton est devenu le plus jeune champion du monde de Formule 1 sur la Vodafone McLaren Mercedes. Et depuis 2010, Mercedes participe de nouveau au Championnat du monde de F1 avec sa propre équipe. La Mercedes MPG W01 est donc la première Flèche d'argent originale depuis 1955. En avril 2012, Nico Rosberg a remporté à Shanghai la première victoire d'une Flèche d'argent depuis 57 ans. Le mythe se perpétue. <

Le Goodwood Revival en Angleterre est un incontournable pour les passionnés de voitures anciennes. 75 ans après leur première apparition en Angleterre, les légendaires Flèches d'argent d'avant-guerre de Mercedes, ainsi que les voitures de course elles aussi couleur argent du groupe allemand Auto Union AG se retrouveront sur la piste à cette occasion. Le Credit Suisse est partenaire de cette course de voitures anciennes mondialement connue.

Autres événements sportifs du Credit Suisse



Concours Hippique International de Genève

Le tournoi passe pour le plus important sur le circuit indoor du sport équestre. La finale de la Coupe du monde des ligues s'est déjà disputée ici deux fois. Et depuis 2001 se déroule au CHI-W de Genève la finale du Top 10, qui oppose les dix meilleurs cavaliers du monde.



White Turf de St-Moritz

Les courses hippiques internationales se déroulent toujours durant les trois premiers week-ends de février dans le décor magnifique de la Haute-Engadine. Les courses spectaculaires de skijöring, pendant lesquelles les intrépides pilotes sont tirés sur des skis par un pur-sang sur le lac gelé de St-Moritz, attirent de nombreux spectateurs.



Omega European Masters de Crans-Montana

Lors de ce tournoi du PGA European Tour, l'élite mondiale des joueurs de golf professionnels s'affronte sur le parcours « Steve Ballesteros » du club de golf de Crans-sur-Sierre. L'Omega European Masters est l'un des plus anciens et des plus prestigieux tournois sur le continent européen.

**“Genius.
What does
mean?
I’m a
If I don’t**

**It's a word.
it really
If I win
genius.
I'm not.”**

Bobby Fischer

« Génie. C'est un mot. Mais que signifie-t-il réellement ? Que si je gagne, je suis un génie. Sinon, je n'en suis pas un. » Bobby Fischer

Lance, Abdul !

Il travaille au Credit Suisse et c'est un as du plus classique des sports, le lancer de disque. Abdul Buhari réalise aujourd'hui son plus grand rêve : il participe aux Jeux olympiques dans sa ville.

Texte : Simon Brunner

I ressemble à un de ces videurs qui gardent les portes d'une boîte de nuit, dans le sud de Londres : les épaules larges comme une armoire, un corps massif, le crâne rasé. Mais il s'exprime avec des mots choisis, est poli comme un employé d'hôtel thaïlandais et rit volontiers : « Les Grecs de l'Antiquité lançaient le disque nus, ce que je ne ferai jamais bien sûr. »

Abdul Buhari, 30 ans, banquier au Credit Suisse de Londres, incarne l'athlète olympique classique. Un amateur qui se sacrifie pour son sport en plus de son travail et pour qui la participation aux Olympiades est le sommet de sa carrière. D'autant plus que les Jeux se déroulent dans sa ville.

Monsieur Buhari, qui êtes-vous ?

Je m'appelle Abdul Buhari, j'ai 30 ans et je suis un lanceur de disque britannique à la carrière internationale. Mon record personnel est de 65,44 mètres, c'est le quatrième meilleur score de l'histoire de l'athlétisme britannique. Je suis en activité depuis 2003. Le disque n'est pas un travail, c'est une passion.

Pourquoi avoir choisi précisément ce sport ?

Je trouve magique de faire voler les choses. Le disque est une sorte de frisbee, mais il pèse deux kilos, soit le poids d'un sac de pommes de terre. Et je le lance à plus d'un demi-terrain de football. Formidable !

Quelle est la difficulté du lancer de disque ?

Le plateau ne mesure que 2,5 mètres de diamètre et le lancer dure à peine cinq secondes. Pour atteindre la vitesse optimale, il faut courir presque tout droit sur une surface ronde. Le lanceur de disque actuel est un sportif de haut niveau – l'époque où l'on pensait que cette discipline était pratiquée uniquement par des personnes corpulentes est révolue.

Vous avez beaucoup amélioré votre technique.

Comment avez-vous fait ?

Le lancer se décompose en vingt-cinq mouvements, qui sont systématiquement analysés et modulés afin d'obtenir de meilleurs résultats.

Qu'avez-vous changé ?

C'est top secret !

Abdul Buhari n'a pas toujours été un bon lanceur. Son histoire suit plutôt le schéma « un pas en avant, deux pas en arrière ». Adolescent, il courait le 400 mètres mais s'est blessé (ce ne sera pas la dernière fois) et a commencé le lancer de disque pendant qu'il préparait son bac. Mais Abdul Buhari était en fait trop fluet pour cette nouvelle discipline. En peu de temps, il a dû passer de 80 à 100 kilos ; il pèse aujourd'hui 126 kilos.

La victoire avant tout

Mais ce grand gaillard de 1,98 mètre avait un autre problème, nettement plus grave : il était trop timide. Dès qu'il apparaissait en public, il perdait tous ses moyens – comme un taureau paisible qui gambade volontiers avec ses congénères dans la prairie mais n'a aucune envie d'attaquer le torero dans l'arène. « Lors de ma première compétition internationale, je suis entré dans la surface, j'ai regardé autour de moi et j'ai laissé tomber le disque. »

Mais Abdul Buhari s'est confronté encore et encore à cette situation redoutée : « Je ne pouvais pas abandonner le lancer de disque et devais donc apprendre à faire avec le public. » Aujourd'hui encore, les émotions se mettent parfois en travers de son chemin, il est donc probablement le seul athlète à se réjouir de la politique >





Abdul Buhari à Canary Wharf,
le quartier d'affaires de Londres où il travaille comme banquier.



« J'étais trop timide » : Abdul Buhari,
126 kilos, s'est battu contre lui-même
au début de sa carrière.

➤ restrictive de l'organisateur à Londres pour les billets. Abdul Buhari n'a pas obtenu de billets pour ses proches, mais cela ne le dérange pas : « Si ma famille est dans le stade, je ne vais penser qu'à elle. Est-ce qu'ils vont bien ? Est-ce qu'ils s'amusent ? Ma performance en souffre. » Après des performances longtemps stagneantes, l'année 2008 a marqué un tournant pour Abdul Buhari – avec un nouveau coup du sort : il lui manquait seulement 70 centimètres pour se qualifier pour les Jeux de Pékin. Autrement dit, il aurait fallu que le disque aille 1% plus loin. Le Britannique réservé était désespéré. Travaillant depuis juste un an pour le Credit Suisse, il a pris son courage à deux mains et a dit à son patron : « Si je veux aller de l'avant dans mon sport, je ne peux plus travailler à temps plein. » Ce dernier s'est montré compréhensif et lui a accordé un poste à 40%. Comment ont réagi les clients ? « Beaucoup d'entre eux sont devenus mes fans, quelques-uns viennent voir mes compétitions. » Abdul Buhari a discuté avec le responsable de la salle des marchés au Credit Suisse. Il a appris grâce à lui à organiser sa carrière comme une affaire : « Un bon trader ne se considère pas comme le rouage d'une énorme machine, mais comme une petite entreprise indépendante dont il est entièrement responsable. »

C'est en suivant cette devise qu'Abdul Buhari s'est ensuite investi dans sa carrière sportive : il a changé d'entraîneur et ce musulman pratiquant a même renoncé à jeûner l'an dernier. « Le ramadan tombait pendant les championnats du monde, j'avais besoin d'énergie », raconte-t-il. Il s'occupe de son site Internet et de son compte Twitter comme des instruments de marketing et connaît par cœur ses performances actuelles : « développé couché avec haltères libre : 60 kilos, développé couché : 210 kilos, squat avec une barre : 240 kilos ». Pour atteindre ces performances, Abdul Buhari investit plus dans la nourriture et les transports que dans l'hypothèque de sa maison. Il dépense déjà plus de 400 livres pour les 60 kilos de viande qu'il dévore chaque mois. Il fait chaque semaine un trajet de trois heures vers Loughborough, où se trouvent les meilleures conditions d'entraînement. Sa femme, qu'il a épousée l'an dernier, lui assure la stabilité, explique-t-il. « Je voudrais pouvoir m'occuper d'elle. Pour ramener assez d'argent à la maison, il faut tout simplement de bons résultats. »

L'âge idéal

A maintenant 30 ans, Abdul Buhari a l'âge idéal pour le disque. Le disque est en effet un « sport de vieux » : Al Oerter a établi son record personnel à 43 ans, Jürgen Schult a eu son meilleur résultat olympique à 40 ans, Lars Riedel a mis un terme à sa carrière à 41 ans – avant de danser pour le reality show de RTL, « Let's Dance ». Jean-Pierre Egger, ancien détenteur du record du disque suisse et entraîneur de Werner Günthör, meilleur lanceur de poids suisse de tous les temps, explique l'âge avancé des lanceurs par les énormes contraintes : « Il faut au moins dix ans pour maîtriser la technique et avoir la force nécessaire. » Abdul Buhari devrait donc bientôt atteindre le

Photos : Maurice Haas | PictureContact, akg

Les lanceurs de disque, héros de l'Antiquité



Si le meilleur lanceur du monde est presque inconnu aujourd'hui (meilleur lancer 2011 : un certain Zoltán Kövágó, Hongrie), la discipline jouait un rôle central dans la mythologie grecque : Persée, le fils de Zeus, tua accidentellement son grand-père Acrisios lors d'un tournoi de lancer de disque et Homère évoque aussi ce sport.

Le disque a fait sa première apparition aux Jeux olympiques en 708 avant notre ère. À cette époque, on lançait encore depuis un podium. Le « discobole » était l'incarnation de l'athlète, très considéré, à l'inverse d'aujourd'hui. Abdul Buhari explique : « Nous ne cherchons pas les feux de la rampe, nous allons dans la cage, nous lançons, nous rentrons chez nous.

Nous ne sommes pas des stars.

C'est bien pour notre réputation, d'un côté, et mauvais de l'autre, car personne ne nous connaît. » Que les héros d'autrefois n'aient pas pu vivre de leur sport, on en doute aujourd'hui, car les primes au vainqueur dans l'Athènes antique passaient pour généreuses. Il n'y a pas que son statut d'amateur qui rapproche davantage Abdul Buhari de l'idéal olympique que beaucoup d'athlètes des temps anciens.

sommet de sa carrière, l'investissement dans la « Buhari SA » devrait rapporter des dividendes. Effectivement : 2011 a été sa meilleure année, il a établi son record personnel de 65,44 mètres, ne s'est pas blessé et ses lancers ont été constants, ce qui le réjouit. Fort de ce succès, il souhaite aller plus loin. L'athlète olympique idéal vise bien au-delà des Jeux de Londres. Une illusion ? Récemment, Abdul Buhari a passé un week-end à s'entraîner avec Jürgen Schult, détenteur du plus vieux record d'athlétisme masculin (74,08 mètres en 1986). La légende allemande du disque a été conquise par la technique d'Abdul Buhari et lui a dit : « Mon gars, il n'y a pas de raison que tu ne gagnes pas de médaille à Londres. » <

Abdul Buhari (30 ans) travaille à temps partiel comme banquier au Credit Suisse et participe aux Jeux olympiques 2012 pour la Grande-Bretagne.

La vie après le sport

**Témoignage sur la vie après le sport :
Luzia Ebnöther, ex-joueuse
de curling et médaillée olympique.**

Texte : Michael Krobath



Photo : Maurice Haas

Après avoir été skip de l'équipe de curling suisse, **Luzia Ebnöther** (40 ans) a mis fin à sa carrière sportive en 2008.

Entre 1999 et 2004, elle a décroché deux médailles de bronze et une d'argent aux championnats d'Europe, une de bronze et une d'argent aux championnats du monde, ainsi que l'argent aux Jeux olympiques de Salt Lake City en 2002. Luzia

Ebnöther travaille au Credit Suisse depuis vingt ans. Avec un poste à 60%, elle a pu concilier sport et profession quand elle s'entraînait.

Combien de fois par semaine faites-vous du sport ?

Deux ou trois fois. A la fin de ma carrière, j'ai eu besoin de relever un nouveau défi et me suis lancée dans le tennis. Après chaque match, je fais encore une auto-analyse et me fixe un nouvel objectif.

Quel a été le sommet de votre carrière sportive ?

La médaille d'argent olympique en 2002. Les Jeux n'ont lieu que tous les quatre ans : réaliser sa meilleure performance à ce moment-là, il n'y a rien de mieux.

De quoi vous parlez-t-on encore aujourd'hui ?

Des succès et des deux centimètres manquants pour l'or. Je souris aujourd'hui en me rappelant combien j'ai été déçue de n'obtenir que l'argent. La semaine dernière encore, j'ai retrouvé une vidéo de la finale olympique, et je me suis dit : « C'est fou, ça s'est joué de très peu. »

Avez-vous eu ce fameux sentiment de vide ?

Oui. Pour le rendre plus supportable, je suis devenue coach nationale des juniors filles et me suis ainsi souvent retrouvée sur les pistes de curling. Deux ans après, j'étais prête à faire mes adieux à ce sport.

Que nous enseigne le sport pour la vie ?

Qu'il est possible d'atteindre un but ensemble, même si tous les joueurs ou collaborateurs ne sont pas de force égale.

De quelles habitudes doit-on se défaire ?

Il fallait que je revoie mes attentes à la baisse. Un athlète de haut niveau est sans doute plus axé sur la performance que toute autre personne dans sa vie quotidienne ou dans un travail normal.

Qui travaille le plus, le banquier ou le sportif ?

L'un et l'autre travaillent aussi dur pour atteindre leur objectif.

Quel équipement sportif devrait avoir toute personne ?

Des baskets. Bouger est essentiel pour un sportif.

Conseilleriez-vous à un jeune de se lancer dans le sport ?

S'il a du talent, oui. Il y a aujourd'hui de bonnes écoles de sport qui concilient formation scolaire et entraînement sportif.

Le plus grand héros du sport ?

Roger Federer. Pas seulement pour ses succès. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec lui lors d'un événement de sponsoring. Un petit jeune – si je peux me permettre vu mon âge – tout à fait normal et sympathique.

Pratiquez-vous encore votre sport ?

Je joue plusieurs fois par an au curling avec des amis. Il ne s'agit plus de gagner mais plutôt d'être ensemble.

Rêvez-vous d'un come-back ?

C'est sûr, on y pense parfois devant son téléviseur : « Ce qu'elles font, je pourrais encore le faire sans problème ! » Mais tout ça n'est pas sérieux. Aujourd'hui, je ne me sens plus l'envie ni la force de fournir cet effort que font les athlètes de haut niveau. <

Grandir au Malawi

La série documentaire sur
l'initiative de la Roger Federer Foundation,
qui a été rendue possible grâce
au partenariat avec le Credit Suisse.

Le Malawi, un pays du sud de l'Afrique. De quoi sera fait le quotidien des enfants de ce pays ces dix prochaines années ? Le grand projet de la Roger Federer Foundation doit permettre à 54 000 enfants de mieux être préparés pour l'école et ainsi pour la vie.

La série documentaire du Credit Suisse « Grandir au Malawi » suivra durant dix ans trois enfants, un éducateur de la petite enfance et une représentante de l'organisme caritatif concerné.



Dorothee
3 ans



Tito
4 ans



Joanna
4 ans



Hanex Kapingasa
Educateur de la garderie
et père de famille



Chalizamudzi Matola
Coordinatrice du projet
ActionAid

Visionnez les épisodes de la série documentaire sur
credit-suisse.com/rogerfedererfoundation



LES AMIS DU

CREDIT SUISSE



DAVANTAGE DE GOLF POUR LA SUISSE.

Le Credit Suisse s'engage pour le golf depuis plus de 25 ans.

Le Credit Suisse soutient l'Association Suisse de Golf, l'Omega European Masters, le Bad Ragaz PGA Seniors Open, le Credit Suisse Challenge, le ZurichOpen et la Swiss PGA.

credit-suisse.com/sponsorship